LES MÉDECINS
D'AUJOURD'HUI,
OU
l'Amour et le Devoir,

SCÈNES DRAMATIQUES

EN CINQ PARTIES.

PAR J. B. M. DE SAINT-AMAND.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.



PARIS.
AMBROISE DUPONT ET Cie,
RUE VIVIENNE, N. 16;
WERDET ET LEQUIEN FILS, LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N. 20.

M DCCC XXVIII.

LES MÉDECINS

D'AUJOURD'HUI.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N. 38.

LES MÉDECINS
D'AUJOURD'HUI,

OU

l'Amour et le Devoir,

SCÈNES DRAMATIQUES

EN CINQ PARTIES.

PAR J. B. M. DE SAINT-AMAND.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.





PARIS.
AMBROISE DUPONT ET Cie,
RUE VIVIENNE, N. 16;
WERDET ET LEQUIEN FILS, LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N. 20.

M DCCC XXVIII.

LES

MÉDECINS D'AUJOURD'HUI,

OU

L'AMOUR ET LE DEVOIR.

SCÈNES DRAMATIQUES EN CINQ PARTIES.

PERSONNAGES.

LORIS, riche député libéral.

ADELINE, sa fille, malade d'amour pour son médecin.

MICAN, médecin et amoureux d'Adeline.

LE DUC D'ASTOR, pair de France, prétendu d'Adeline.

LA BARONNE, VEUVE DE BEAUCY, nièce de Loris, éprise du duc.

PASTON, beau-frère de Loris.

BOSTE, vieux,
LIDOR, mise ridicule,
FLIME, jeune fat,
DARION, cheveux crêpés, chapeau sous le bras,
VIRTIN, mise ordinaire,
} médecins consultants.

ROSINE, femme de chambre d'Adeline.

LA MÈRE LEROND, ménagère de Mican.

PIERRE, domestique de Loris.

SUZON, fille d'un porteur d'eau, guéri par Mican.

UNE ESTAFETTE.

L'action se passe à Paris, chez Mican, pour la première et la troisième partie, et chez Loris pour les autres.

LES

MÉDECINS D'AUJOURD'HUI,

OU

L'AMOUR ET LE DEVOIR.

PARTIE I.

SCÈNE I.

LA MÈRE LEROND, seule.

LA MÈRE LEROND, arrangeant deux gravures.

(Elle met ses lunettes.) On aurait mieux fait d'envoyer de bons louis d'or...; c'est pourtant avec de pareils colifichets que la plupart des gens paient les médecins. (Elle lit.) « Offrande à Esculape. » Ce M. Esculape était sûrement médecin; car voilà devant lui un homme qui a l'air d'un moribond. (Elle lit l'autre gravure.) « Hippocrate refuse les présents des Perses, etc. » Ce docteur, si toutefois Hippocrate l'était, a fait là un fier trait! qu'il soit le bienvenu : c'est ici sa place. M. Mican est sans doute de ses parents... aussi comme on abuse de sa bonté!.. « Eh! bonjour, cher doc-

teur! » lui dit cet autre; « comment vous portez-vous? » c'est-à-dire « voyez si je n'ai pas la fièvre; que faut-il que je fasse? » Le voit-on dans la rue, on accourt à lui; et, bon gré mal gré, il faut qu'il donne une consultation en plein vent. A table on ne lui donne seulement pas le temps de dîner : « Que dites-vous de ce pâté, docteur? convient-il que j'en mange? ceci n'est-il pas trop lourd? cela trop épicé? » Mais monsieur fait peu de cas de ces petits désagréments de sa profession. Il y a là (montrant le cœur) quelque chose qui le tourmente... Serait-ce cette jeune veuve qui l'envoie si souvent chercher pour ses vapeurs? Oh! non : il n'y va que lorsqu'elle le fait appeler... mais ça pourrait bien être...

SCÈNE II.

LA MÈRE LEROND, LE DUC D'ASTOR.

LE DUC.

M. Mican est-il ici?

LA MÈRE LEROND.

Non, monsieur le duc; mais il va revenir : il n'est qu'à deux pas, chez un porteur d'eau. Si vous voulez l'attendre...

LE DUC.

(A part.) Quel client! (Haut.) Oui, je vais l'atten-

dre un instant. (A part.) Personne mieux que le docteur ne peut me donner des renseignements précis sur la charmante Adeline. (Haut.) Dites-moi, la mère, votre maître a donc bien des malades en ce moment? on dit qu'il meurt beaucoup de monde?

LA MÈRE LEROND.

Monsieur le duc a toujours le mot pour rire.

LE DUC.

Ah! vous appelez cela le mot pour rire... Mais ne l'aidez-vous pas dans ses expéditions? ne posez-vous pas des sangsues, des topiques?

LA MÈRE LEROND.

Quelquefois, monsieur le duc..., quelquefois.

LE DUC.

Vous êtes donc l'exécuteur de ses hautes œuvres? Je suis sûr aussi que vous écoutez à cette porte les conseils qu'il donne aux crédules malades, et que vous lisez même les journaux de médecine.

LA MÈRE LEROND.

Écouter! toute femme que je suis je n'ai pas cette curiosité; mais je ne vous cacherai pas que je profite de tout ce que j'entends ici : la plupart des consultants me racontent leurs maladies, et il faudrait être bien sotte pour ne pas en profiter.

LE DUC.

Est-ce que vous croyez à la médecine, vous qui tous les jours voyez des médecins et des malades?

LA MÈRE LEROND.

Je ne crois pas à la médecine des médecins... mais je crois à la mienne.

LE DUC.

(A part.) La vieille folle! (Haut.) Puisque le docteur ne vient pas, vous lui direz...

(La mère Lerond se retire en voyant arriver Mican.)

SCÈNE III.

LE DUC D'ASTOR, MICAN.

LE DUC.

Ah! docteur, j'allais m'en retourner sans vous avoir vu.

MICAN.

Mille pardons, monsieur le duc, de vous avoir fait attendre.

LE DUC.

Je viens vous prier de me rendre un service important, et je compte sur votre extrême obligeance.

MICAN.

Parlez, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous connaissez beaucoup M. Loris et sa charmante fille, puisque vous êtes leur médecin.

MICAN.

Et leur ami.

LE DUC.

Permettez-moi de vous demander quelques renseignements, non pas sur leur fortune que je connais très-bien, mais sur leur intérieur, leurs relations...

MICAN.

Je ne puis vous en dire que les choses les plus favorables... Monsieur le duc me permettra-t-il aussi de lui demander pourquoi?...

LE DUC.

Je vais, mon cher docteur, vous confier mon secret; mais je réclame d'avance votre discrétion: sachez que la main de la belle Adeline m'est promise...

MICAN.

(A part.) Que dit-il?

LE DUC.

Que son père m'a donné sa parole...

MICAN.

Ah!

LE DUC.

Que c'est aujourd'hui qu'on en parle à Adeline.

MICAN.

(A part.) Il me tue! (Haut.) Je croyais que monsieur le duc avait d'autres projets...

LE DUC.

Je vois, docteur, de qui vous voulez parler: mes relations avec la baronne de Beaucy vous ont fait penser que j'avais du goût pour elle; il est vrai que la vivacité de son caractère, son enjouement, et jusqu'à ses caprices, me plaisent; mais ma position à la cour exige de la représentation : il me faut des équipages, des gens, du luxe, une table de vingt couverts par jour; enfin une maison de grand seigneur; et la fortune de la baronne ne pourrait suffire à ces dépenses indispensables. Mais je ne sors pas de la famille en épousant Adeline; elle n'est pas baronne, mais elle a de quoi me faire prince. Quant aux opinions politiques, j'en ai pris mon parti : j'aurai un beau-père libéral. Ce n'est pas le seul exemple d'une telle alliance; et d'ailleurs les dédommagements égalent presque les sacrifices... Mais vous êtes préoccupé... rêveur...

MICAN.

C'est une maladie qui m'occupe : elle est des plus intéressantes.

LE DUC.

Ah! (A part.) C'est juste : la science d'abord; quant au malade, pure bagatelle! (Haut.) De grâce, docteur, satisfaites ma curiosité... M. Loris est-il un galant homme? a-t-il de grandes manières? voit-il la bonne compagnie? celle du faubourg Saint-Germain? mademoiselle Adeline a-t-elle de l'esprit, de l'amabilité, un ton noble, aisé?...

MICAN.

Monsieur le duc connaît trop les convenances pour attendre d'un médecin le récit de ce qui se passe chez ses clients.

LE DUC.

(A part.) Quelle sévérité! (Haut.) Cependant, docteur, il me semble que je puis, sans indiscrétion, vous demander ce que vous pensez de M. Loris.

MICAN.

Toute sorte de bien.

LE DUC.

Et de sa fille?

MICAN.

C'est un modèle de vertu, de bonté...

LE DUC.

Voilà, docteur, tout ce que je voulais savoir; je vous en remercie infiniment.

MICAN, seul.

Que vient-il de m'apprendre!

SCÈNE IV.

MICAN, LA MÈRE LEROND.

LA MÈRE LEROND.

Monsieur! (Mican absorbé ne répond pas.) Monsieur! monsieur!

MICAN.

M. Loris m'a-t-il fait demander?

LA MÈRE LEROND.

Non, monsieur.

MICAN.

Donnez-moi le journal.

LA MÈRE LEROND.

Vous l'avez déjà lu, monsieur.

MICAN.

Eh bien! vous pouvez aller à vos affaires.

LA MÈRE LEROND.

Les plus pressées sont de penser à vous, monsieur : je vais vous servir à déjeûner.

MICAN.

Il n'y a pas de lettres?

LA MÈRE LEROND.

Non, monsieur... Vous devez avoir faim; il est onze heures passées.

MICAN.

Vous savez bien que j'ai déjeûné. (Il écrit.)

LA MÈRE LEROND.

Comme hier, monsieur, comme depuis quinze jours; avec une tasse de thé! Il n'est pas possible que vous viviez d'eau chaude; vous êtes malade, monsieur, plus que vous ne pensez; vous avez du chagrin; le chagrin engendre la bile, et si vous ne prenez médecine...

MICAN.

Faites porter ce billet chez la baronne de Beaucy.

LA MÈRE LEROND.

Oui, monsieur. (A part.) Je vais lui faire de la tisane.

MICAN.

Mais allez donc.

LA MÈRE LEROND, en s'en allant.

(A part.) Comme il est changé!

SCÈNE V.

MICAN.

MICAN, seul.

Devoir, fortune, vanité, tout s'oppose à mon bonheur! tout m'apprête un avenir terrible!.. Qu'ils sont doux pourtant les moments que je passe auprès d'elle! que les heures s'écoulent vite! et que mon éloignement semble lui causer de peine!... « Revenez, revenez bientôt, me dit-elle avec un regard de feu; je ne suis bien que quand je vous vois! » Paroles magiques, qui me transportent; que ne puis-je alors faire cesser les soupçons d'indifférence dont elle semble m'accuser par d'ingénieuses suppositions!... Que ne puis-je me jeter à ses genoux, lui prodiguer mes tendres caresses, lui jurer de ne vivre que pour elle!... Et de quel droit la société s'autorise-t-elle pour *incriminer* des penchants si légitimes? Suis-je coupable d'aimer? d'être aimé?... Qu'importent aux vrais amants des différences de fortune, des devoirs arbitraires?... l'amour est le roi des sentiments et le maître du monde... qui peut lui imposer des lois?.. les convenances sociales?... Eh quoi! je trahirais la confiance de M. Loris!.. Il me croit le médecin de sa fille, et j'en serais le lâche séducteur!... Cette

pensée me fait frémir... Oui, M. Loris, je resterai digne de votre estime, dussé-je en mourir...

SCÈNE VI.

MICAN, LA MÈRE LEROND.

LA MÈRE LEROND.

Monsieur, c'est...

MICAN.

Je ne reçois personne.

LA MÈRE LEROND.

C'est M. le docteur Darion; je l'ai rencontré chez la portière. Il va monter.

MICAN.

Peste soit de l'importun! que me veut-il? son amitié me pèse... Je n'aime pas les intrigants. Dites-lui que je n'y suis pas.

(La mère Lerond s'en va.)

SCÈNE VII.

MICAN.

MICAN, seul.

Mais tout espoir est-il donc perdu? la parole donnée à M. d'Astor est-elle irrévocable? Adeline peut l'annuler; et d'ailleurs M. Loris aime sa fille, il l'adore; qui sait s'il ne consentirait pas à me la

donner?.. ne lui ai-je pas entendu dire cent fois qu'il ne la gênera nullement dans le choix d'un époux?.. M. Loris est député libéral; les millions qu'il possède sont le fruit de son industrie; il honore les sciences et les arts; la médecine surtout... oui, ouvrons-lui mon cœur : il est indulgent, il me plaindra du moins... Quelle crainte cruelle vient m'assaillir tout-à-coup? Adeline m'aime-t-elle en effet? l'élévation de ses sentiments, la franchise de son caractère, ce haut degré d'intelligence et de savoir qui la distingue, me garantissent sa sincérité; mais est-ce le cœur qui parle, ou bien la reconnaissance?... Affreuse perplexité!

SCÈNE VIII.

MICAN; DARION, cheveux crêpés, chapeau et parapluie sous le bras; LA MÈRE LEROND.

LA MÈRE LEROND, à Darion, qui veut entrer.

Non, monsieur...

DARION.

Laissez donc, vous voyez bien qu'il est chez lui...

MICAN.

Ah! c'est toi, Darion.

DARION.

Il a fallu forcer la consigne; j'étais bien sûr de mon affaire, je viens de te voir rentrer.

(La mère Lerond sort.)

SCÈNE IX.

DARION, MICAN.

MICAN.

Je t'avoue que je suis excessivement pressé, et que...

DARION.

Tu as sur le métier quelque travail important?

MICAN, impatient.

Oui, très-important. (A part.) Que faire pour m'en débarrasser?

DARION.

Un nouveau système, je parie.

MICAN.

Précisément... mais nous en causerons une autre fois.

DARION.

On ne fait que cela; c'est l'occupation des médecins sans clientelle. Cependant la tienne commence à se former; si l'on m'a dit vrai, c'est ex-

cellent; ça peut te mener loin; mais il faut savoir en profiter.

MICAN.

Que veux-tu dire?

DARION.

Oui, on vient de m'apprendre que tu donnes des soins à la fille unique de M. Loris, ce riche député. Reçois, mon cher, mes sincères félicitations.

MICAN.

(A part.) Hélas! il est loin de se douter de ma position.

DARION.

Hem!

MICAN.

Je suis charmé d'être honoré de sa confiance; mais qui peut compter sur l'avenir?

DARION.

Aurais-tu quelques inquiétudes?... fais qu'on m'appelle en consultation; tu verras comme on sera ravi de t'avoir : je conseillerai exactement tout ce que tu auras ordonné.

MICAN.

Si je desirais avoir ton avis, je voudrais qu'il vînt de ta conscience et non de ton amitié.

DARION.

Soit; fais-moi toujours appeler. Tu me le promets, n'est-ce pas?

MICAN.

(A part.) Nous y voilà. (Haut.) Mais je ne crois pas que l'on demande une consultation.

DARION.

(A part.) J'en insinuerai l'idée. (Haut.) Mais voyons si tu sais tirer parti d'une si belle position : que fais-tu pour augmenter ta clientelle?

MICAN.

Je tâche de guérir.

DARION.

Tu ne fais que cela?

MICAN.

Que cela.

DARION.

Mauvais moyen, qui ne mène à rien, mon cher. Quelle simplicité! vraiment tu m'étonnes, Mican; avec ton esprit, ton instruction, végéter ainsi? c'est bien mal comprendre tes intérêts, ou bien peu connaître ce pauvre genre humain, qui n'aperçoit que l'éclat et n'entend que le bruit. Si tu ne fais ni l'un ni l'autre, comment veux-tu qu'il sache que tu existes?

MICAN.

Il est sûr que je n'ai ni tes goûts ni tes manières; d'ailleurs je n'ai pas le temps de m'entretenir d'un pareil sujet; il faut...

DARION, l'interrompant.

Que tu m'entendes : je t'aime, je te veux du bien, je peux t'en faire; écoute...

MICAN.

(A part.) Laissons-le parler pour avoir une bonne occasion de le chasser (Haut.) Eh bien! j'écoute.

DARION.

Loin de moi toute pensée indigne d'un médecin! je laisse aux empiriques, aux jongleurs, aux mystiques du siècle, la paisible faculté de composer et d'administrer leurs arcanes, leurs panacées, leurs momeries hypocrites; je suis peu jaloux de la confiance que leur accorde une stupide crédulité... je ne marcherai pas non plus sur les traces des Mesmer et des Cagliostro : je ne suis ni fourbe ni illuminé. Le magnétisme d'ailleurs n'est plus qu'une chimère romantique, qu'un fantôme ridicule, qui n'occupe que des imaginations faibles et dégradées. Mais, pour être comme toi l'ennemi de l'imposture et du charlatanisme, je ne reconnais pas moins la nécessité de se faire connaître par des voies...

MICAN, l'interrompant.

Dis par des travaux utiles.

DARION.

Oui; voilà tes grands mots... Sans doute il faut être utile; qui te dit le contraire? mais ne faut-il l'être qu'aux autres? est-il défendu de s'occuper de soi, de dire ou de faire dire qui l'on est; de solliciter une place quand on en est digne; de faire des cours à l'Athénée, des conférences sur les aptitudes industrielles; enfin d'user des ressources de notre esprit pour donner de nous l'idée la plus favorable, et tirer le meilleur parti des circonstances? n'est-ce pas ce qu'ont fait les savants, et même les philosophes de tous les temps, ce qu'on fait aujourd'hui, ce qu'on fera toujours?.. Va, le premier mobile de nos actions c'est le *primo mihi;* toute autre morale est absurde ou niaise.

MICAN.

Tu ne rougis pas d'être médecin et de penser ainsi?

DARION.

Tu le vois; mes arguments sont sans réplique. Eh bien! je te propose de contracter l'engagement de nous être mutuellement dévoués en toute circonstance, et de nous appeler en consultation toutes les fois que l'occasion s'en présentera,

comme aujourd'hui, en attendant que nous puissions nous faire convoquer par nos confrères, au moyen de certaines dépenses que l'état actuel de nos finances ne nous permet pas de faire encore. Je te propose aussi d'avoir, à frais communs, un cheval, un cabriolet, et un domestique, qui, aux heures de chacun de nous, changera de chapeau et de collet d'habit; dans deux ans nous aurons la demi-fortune, dans quatre, voiture complète, cocher, jockey, cuisinier, etc. Nous nous ferons souvent imprimer, non pas à l'exemple de ces scribes à la toise, de ces écrivassiers stériles, pour qui des articles de journaux ou de dictionnaires, le manuel ou la compilation, sont le *nec plus ultra* de leur étroit cerveau... Autant vaudrait-il faire tirer des cartes de visites, ou litographier des prospectus de maisons de santé. Cette basse littérature médicale est peu faite pour exercer le génie... J'espère que nous nous élèverons aux spéculations transcendantes de la science. Mais, pour que l'envie ne distille pas son venin sur nos productions, pour en mieux faire sentir tous les genres de mérite, nous ferons nous-mêmes nos articles d'annonce, qu'on s'empressera d'insérer, vu que tous les mois nous donnerons deux dîners, à l'un desquels nous inviterons trois journalistes, deux chefs de bureau de l'Intérieur, le vicaire de notre pa-

roisse, et le secrétaire de la mairie; à l'autre nous aurons une demi-douzaine de zélés prôneurs, vraies trompettes de notre réputation... Il faudra du vin de Champagne, mon cher, je t'en préviens; sans lui point d'articles de journaux, point de places, point d'amis, et partant point de clientelle... Pour ce qui concerne la manière de se mettre et de se conduire dans le monde, *ad libitum.*

MICAN.

(A part.) Feignons de partager ses idées. (Haut.) Oui, une mise originale est de rigueur; par exemple les cheveux crêpés et le chapeau sous le bras, pleuvrait-il à verse...

DARION, montrant son parapluie.

Car, avec ce meuble, on s'en moque.

MICAN.

Il sera bon aussi d'avoir dans son cabinet des enfants et des crocodiles dans l'esprit-de-vin; des portraits de lépreux qu'on dit avoir guéris; cela donne un air d'anatomiste profond, de savant médecin...

DARION.

Sur la cheminée on n'apercevra que des pièces d'or; c'est une manière d'indiquer le prix des consultations.

MICAN.

On aura soin d'avoir dans son antichambre plusieurs compères...

DARION.

Et qui soient à jeun, pour qu'on les prenne bien pour des malades.

MICAN.

On portera des romans nouveaux aux dames, et des pistaches aux enfants; on mettra dans ses intérêts les personnes qui ont plus ou moins d'influence sur l'imagination des malades...

DARION.

Sans doute; les femmes de chambre, les coiffeurs, les gardes-malades, les portières, les pharmaciens, etc. Nous tâcherons aussi d'être les médecins de monsieur le curé, par notre recueillement à l'église et notre assiduité au sermon; sur le dos de notre chaise on lira notre nom et notre adresse en gros caractères.

MICAN.

C'est juste!

DARION.

Et nous nous placerons tout près du banc des marguilliers pour pouvoir, au besoin, leur tâter le pouls.

MICAN, faisant des efforts pour contenir son indignation.

Avec les malades on sera doux ou sévère, suivant l'occasion; on donnera de l'importance aux moindres bagatelles; on expliquera ce qui est inexplicable.

DARION.

C'est de toute nécessité. Les malades n'aiment pas le doute : l'assurance est pour eux le savoir ; il leur faut des définitions, des raisonnements scientifiques et spécieux... Aux personnes qui les entourent il convient de dire à l'un : Ça va bien; à l'autre : Ça va mal; des *mais* et des *si* à toutes les phrases, afin de les rendre prophétiques à tous événements.

MICAN.

Paraître pressé, accablé de malades; se faire toujours attendre, quand même on ne serait occupé qu'à lire le *Solitaire* ou le *Journal des modes*.

DARION.

Se faire demander à la fin d'un dîner. On peut aussi se faire porter une épreuve d'impression au commencement d'un concert d'amateurs.

MICAN.

A table ou dans un salon faire quelquefois le distrait; mais le plus souvent le complaisant et

l'empressé : répondre à tout avec un sourire gracieux, même aux sarcasmes d'une excellence; trancher de l'érudit; disserter sur le système de Kant et sur le théâtre anglais; juger Walter Scott et les tableaux de genre; admirer lord Byron; dire surtout quantité de ces riens qu'on prend pour de l'esprit et du savoir, et prouver ainsi qu'on sait vivre, qu'on a de la mesure, un ton parfait, d'excellentes manières et par conséquent, de la science et du génie !

DARION.

Néanmoins il est bon de varier ses discours suivant les personnes : pour celles-ci prendre un ton doctoral; pour celles-là des airs de bonhomie... douter avec les savants, trancher avec les sots.

MICAN.

Être ultra avec les royalistes quand même; jacobin avec les libéraux démagogues.

DARION.

Mais toujours aimable et galant avec les femmes. Pour elles on ne sait pas guérir quand on ignore l'art de plaire : Ovide est leur Hippocrate.

MICAN.

Ne pas négliger surtout certaines manœuvres habilement exécutées avec des formes mielleuses et patelines.

DARION.

Car elles mènent à tout sous les dehors de la science et de la probité... Mon cher ami, tu connais à fond l'art de réussir. J'étais loin de me douter de la finesse de tes aperçus : tu es un puits de science, et moi d'activité ; nous allons tout éclipser. Réunissant tous les genres de savoir-faire, plaisant à tous les partis, nous volerons à la fortune sur les ailes de la renommée... Je connais un superbe cabriolet à vendre pour cause de départ ; je cours l'acheter ; de la j'irai à l'agence Willaume pour un domestique, et puis...

MICAN.

Fais tout cela pour ton propre compte.

DARION.

Que dis-tu ?

MICAN.

De fuir ma demeure, et de ne plus y remettre les pieds.

DARION.

Que signifie ce langage ? explique-toi.

MICAN.

Tu ne m'entendrais pas.

DARION.

(A part.) Il est fou ! (Haut.) Mican !..

MICAN.

Va grossir la foule des charlatans titrés, et recevoir, en échange de ta fausse monnaie, le tribut de l'ignorante crédulité; va avilir la plus honorable des professions, l'assimiler au plus bas des métiers, consacrer à l'intrigue des moments que tu dois à l'étude, et, fort d'un diplôme usurpé, spéculer sur la vie de tes semblables, calculer froidement l'or que doivent te rapporter leurs souffrances... Mais n'espère pas m'avoir séduit par des maximes qui ne peuvent être comprises que des hommes de ton espèce; jouis, si tu peux, du triomphe de tes impostures, de l'insuffisance des lois qui ne peuvent les atteindre; mais s'il te reste encore quelques sentiments de pudeur et d'amour-propre, redoute le mépris des honnêtes gens qui sauront t'apprécier; il ne peut te fuir, et c'est le seul qui cause de véritables remords, même à la perversité.

DARION.

Il y a de la virulence dans ce que tu viens de dire. J'aurais le droit de m'en fâcher; mais mon système est de n'être mal avec personne... J'ai voulu te donner des conseils utiles; ils ne sont pas de ton goût; eh bien! mon cher, n'en parlons plus... Adieu; reste, si tu veux, dans la médio-

crité; pour moi je me sens appelé à d'autres destinées.

MICAN.

Quelle platitude!

DARION, s'en allant.

La pauvre espèce d'homme! (Il sort.)

MICAN.

Quelle effronterie!

SCÈNE X.

MICAN, LA MÈRE LEROND.

LA MÈRE LEROND, portant une lettre.

Monsieur, voici une lettre qu'un grand laquais vient d'apporter. (Elle s'en va.)

MICAN.

(Il lit.) « M. le docteur Mican est prié de vouloir bien se rendre tout de suite chez son excellence le ministre de l'intérieur. »

LA MÈRE LEROND, revenant.

Monsieur, j'oubliais de vous dire qu'on était venu vous chercher pour ce carabinier couvert de blessures; vous savez, le père Francœur, place Maubert, au sixième. (Elle sort.)

MICAN.

Voilà deux visites qui m'arrivent bien mal à propos. Il faut pourtant les faire avant d'aller

chez M. Loris. Mais par laquelle commencer?.. (Il relit le billet tout bas.) On ne dit pas que son excellence veuille me consulter... et d'ailleurs un ministre peut réunir toute la faculté en un quart d'heure; le malheureux qui m'attend est sans ressource; c'est un vieux soldat... Passons d'abord chez Francœur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PARTIE II.

SCÈNE I.

ADELINE.

ADELINE, seule, dessinant.

Voilà bien son attitude, ses yeux... mais cette expression qui les anime, je ne pourrai jamais la saisir... Quelle folie! un portrait de mémoire... Et pourquoi? Je ne sais; mais cette occupation est la seule qui me plaise... Il me semble que je le vois, que je l'entends... Hélas! suis-je libre de penser et d'agir? *Baissons un peu cette paupière*... des impressions nouvelles, des sensations que je ne puis définir, absorbent toutes mes pensées... *Oui, c'est ainsi qu'il me regarde*... (Elle entend du bruit.) Dieu! si c'était lui!.. (Elle s'empresse de cacher le portrait; mais, craignant de n'avoir pas assez de temps, elle le retourne précipitamment à l'envers et se met à tailler son crayon.)

SCÈNE II.

LORIS, ADELINE.

LORIS.

Vous dessinez, ma fille?

ADELINE.

Oui, mon père.

LORIS.

C'est bien; cette occupation fera diversion à vos maux; l'oisiveté les aggrave tous, et souvent elle en produit d'incurables.

ADELINE.

(A part.) Les miens sont de cette nature.

LORIS.

Au nom de votre mère, de tout ce que vous aviez de plus cher, ne vous obstinez pas à repousser les moyens qu'on vous propose pour achever votre guérison. Pourquoi ce goût pour la solitude? pourquoi renoncer au voyage des eaux après y avoir consenti?

ADELINE.

(A part.) Pouvais-je m'éloigner de lui?

LORIS.

Mais, puisque vous avez refusé de voyager, je viens vous entretenir d'un autre projet qui aurait aussi pour but de faire diversion à votre état... Mon devoir, votre avenir et le mien, ma fille, exigent que je vous fasse une proposition en faveur d'un homme digne de vous à tous égards.

ADELINE.

(A part.) Ce doit être lui.

LORIS.

Vous le connaissez, vous savez qu'il est instruit, franc et loyal...

ADELINE.

(A part.) C'est lui.

LORIS.

Qu'il est enjoué...

ADELINE.

(A part.) Pas trop.

LORIS.

Qu'il a des manières de cour...

ADELINE.

(A part.) Ce n'est pas lui.

LORIS.

Qu'il est gentilhomme enfin : vous voyez qu'il s'agit de M. le duc d'Astor, qui depuis trois jours vient ici dans l'intention de vous épouser.

ADELINE.

Un duc! mon père...

LORIS.

Oui, ma fille; un duc et pair qui prétend aux

plus grandes charges de la cour. Qu'en pensez-vous?

ADELINE.

Que c'est impossible. Moi, duchesse! moi, dame de la cour! et vous, roturier philosophe! député libéral! Que diraient vos amis? que diriez-vous vous-même pour soutenir vos principes? vous seriez forcé d'y renoncer; cette seule action les renverserait tous. Eh quoi! vous consentiriez à sacrifier à de vaines distinctions votre amour pour les libertés du pays, pour son indépendance!..

LORIS.

Que dites-vous?

ADELINE.

Sans doute; puisque vous m'enverriez recevoir à la cour l'ordre de vous faire taire à la tribune. Vous voyez bien, mon père, que cette alliance est impossible.

LORIS.

J'admire les sentiments qui vous animent contre ma proposition; ils sont dignes de vous et de moi, et je suis fier de vous les voir à ce degré d'énergie; mais il suffira de vous démontrer que vos craintes et vos suppositions portent à faux, pour les détruire, et pour vous faire voir que, loin d'altérer mes principes et mes opinions, le parti que je vous

propose ne peut que les fortifier et les honorer. C'est une erreur de penser qu'on aliène son indépendance en s'attachant à la cour; c'est, au contraire, ce qui la rend plus forte et plus noble, puisqu'elle est plus désintéressée. Ne voit-on pas de grands dignitaires, des ducs et des princes, siéger dans les rangs de l'opposition? L'indépendance réelle, effective, se compose de la possession des biens et des distinctions, qui vous rendent l'égal des premiers de l'état; une condition au-dessous est nécessairement dépendante.

ADELINE.

Alors, mon père, il faut être souverain pour être indépendant; que dis-je? d'après vous il n'y a que le Roi des rois qui puisse l'être, et l'indépendance des hommes n'est qu'une chimère.

LORIS.

Vous allez au-delà de ma pensée, Adeline; rien n'est absolu; le bien et le mal n'existent que par comparaison, et l'état social est fondé sur une dépendance mutuelle de ses membres; mais, puisqu'il y a légalement du plus ou du moins dans les conditions, et qu'en bonne philosophie on doit préférer le mieux qui ne nuit à personne, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez d'être duchesse; pourquoi vous laisseriez prendre ce titre à une

autre qui s'en targuera peut-être pour vous rabaisser. Je sais d'avance ce que vous pouvez dire de fier et d'élevé contre ces prétentions de naissance, de rang, et de dignité; je sais qu'elles n'ont qu'une valeur conventionnelle; mais vous savez aussi bien que moi que les billets de banque n'en ont pas d'autre, et que les préjugés sont souvent une espèce de papier-monnaie qu'il faut recevoir pour argent comptant. M. le duc d'Astor m'a demandé la permission d'avoir avec vous un entretien particulier; il viendra dans la matinée... Vous savez d'ailleurs que je parle aujourd'hui pour les trois pour cent et contre la loi du sacrilége; que par conséquent il m'est impossible d'être ici avant six heures. Vous recevrez donc le duc, ma chère amie, et j'espère que vous lui ferez bon accueil...

ADELINE.

Mon père, c'est inutile... je ne puis consentir à cette démarche.

LORIS.

C'est un acte d'obéissance que j'impose à votre amitié pour moi. Je n'ai cependant nulle intention de gêner votre goût; si monsieur le duc ne vous convient pas, vous me l'avouerez franchement : je n'ai donné ma parole qu'à condition

qu'il vous plairait. Je professe, comme vous savez, le plus grand mépris pour ces pères insensibles qui forcent l'inclination de leurs enfants... Je desire que vous choisissiez un époux sortable, et si même vous aviez déjà quelques préférences bien placées, en me les confiant vous pourriez être sûre de mon empressement à les approuver. Mais il est temps de vous prononcer, ma fille; vous avez refusé plusieurs partis considérables : vous n'avez pas voulu du fils de mon meilleur ami, dont la fortune s'élève à plusieurs millions; un prince étranger a éprouvé le même sort; vous avez trouvé l'un trop jeune et l'autre trop vieux. Monsieur le duc est d'un âge convenable : il a trente-deux ans. Recevez-le toujours, et vous me ferez ensuite l'aveu de votre dernière résolution. Votre bonheur, Adeline, vous le savez, m'est plus cher que toute chose; il n'est pas de sacrifice que je ne fasse pour l'assurer; mais pensez bien aux graves inconvénients qui peuvent résulter d'une trop grande disproportion. Une fortune qui réponde à la vôtre, ou, pour équivalent, une position brillante dans le monde, sont des conditions indispensables. Réfléchissez... Adieu, ma chère enfant (il l'embrasse); à tantôt. (Il sort.)

SCÈNE III.

ADELINE.

ADELINE, seule.

Fausse lueur d'espérance sitôt passée que venue! c'en est donc fait, je ne dois plus penser à lui... « *Un époux sortable! des préférences bien placées!* » c'est-à-dire des richesses matérielles, des distinctions nobiliaires. Non, je ne puis plus avouer à mon père le choix de mon cœur... celui qui en est l'objet n'est ni prince ni millionnaire : des vertus, de la science, de la simplicité, voilà tous ses biens. Il n'est donc pas un époux sortable... mes préférences sont donc mal placées... Et d'ailleurs quelle raison peut m'assurer qu'il répond à mes vœux? Est-ce l'immense fortune de mon père? mais n'est-elle pas plutôt un obstacle qu'il doit croire insurmontable? Est-ce l'intérêt qu'il me témoigne, ses attentions, ses complaisances? mais ne suis-je pas sa malade, et ne prodigue-t-il pas les mêmes soins à mille autres? m'a-t-il jamais dit un mot qui puisse me faire penser qu'il a pour moi plus que des sentiments ordinaires? connaît-il, sait-il s'expliquer ce que j'ignore moi-même, le vague de mon imagination et le trouble de mes sens? Voilà l'heure de son arrivée; il ne vient pas... Victime de l'opulence

et d'un faux libéralisme, le serai-je encore de mon erreur?... mon faible cœur ne serait-il accessible qu'à des illusions qui doivent l'anéantir?..

(Rosine entre.)

SCÈNE IV.

ADELINE, ROSINE.

ADELINE.

Viens, bonne Rosine, viens porter quelque soulagement à ma douleur mortelle.

ROSINE.

Parlez, mademoiselle; que faut-il faire?

ADELINE.

Me plaindre... oui, plains-moi, Rosine.

ROSINE.

S'il ne fallait que cela, mademoiselle, vous seriez aussi heureuse que vous méritez de l'être... mais à quoi vous sert que je partage vos peines et vos souffrances; que votre tristesse et votre mélancolie se communiquent à moi, que je déplore le dérangement de votre santé, l'altération de vos traits et de votre fraîcheur?..

ADELINE.

Que ton attachement me touche!

ROSINE.

Qui pourrait ne pas compatir à vos maux, quand

on a le bonheur de connaître votre ame généreuse et sensible, votre douceur d'ange?..

ADELINE.

Arrête, Rosine; tu serais moins indulgente si tu savais combien je suis coupable.

ROSINE.

Vous, coupable!

ADELINE.

Oui, Rosine, et bien coupable.

ROSINE.

C'est impossible.

ADELINE.

Écoute; ta pitié, ta discrétion, le besoin de mon cœur, m'engagent à te révéler un secret que peut-être je devrais emporter au tombeau... L'état déplorable où tu me vois, ce dégoût du monde, ces léthargies stupides, cette insomnie, ce corps déjà détruit par la douleur... eh bien! Rosine, apprends que des sentiments que je n'ose avouer en sont la seule cause... Tu n'es pas étonnée de cet aveu?

ROSINE.

Puisque je sais tout.

ADELINE.

Tu connais le sujet de mes peines secrètes?

ROSINE.

Sans doute.

ADELINE.

Tu me confonds... Parle; qui te l'a dit?

ROSINE.

Vous-même.

ADELINE.

Dans un rêve, peut-être?

ROSINE.

Dans tout ce que vous dites, dans tout ce que vous faites.

ADELINE.

Je suis perdue.

ROSINE.

Rassurez-vous, mademoiselle; il faut avoir éprouvé l'amour pour le reconnaître : monsieur votre père est un financier, et voilà tout; il attribue votre état à l'effet d'une mélancolie nerveuse. Personne ici n'a deviné la véritable cause du mal; mais Rosine ne pouvait s'y tromper.

ADELINE.

Tu ne sais pas tout; tu ne sais pas quel est celui qui m'inspire de tels sentiments; tu ne sais pas qu'il les ignore lui-même, et qu'en supposant qu'il les partageât, mon père lui refuserait impitoya-

blement ma main sous le vain prétexte d'une inconvenante disproportion... et pourtant personne n'est plus digne de moi...

ROSINE.

Son nom?

ADELINE.

Je ne puis te le dire.

ROSINE.

Et pourquoi, mademoiselle? il serait possible que je pusse vous être utile; qui sait?

ADELINE.

Non, non; n'insiste pas, Rosine.

ROSINE.

Mais je pourrais peut-être le deviner...

ADELINE.

Oh! garde-toi d'interroger mon cœur; je ne puis ni ne dois te le nommer.

ROSINE.

Chut! le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MICAN.

MICAN.

Mille pardons, mademoiselle, si je viens plus tard que de coutume : je sors de chez le ministre

de l'intérieur, qui m'a long-temps retenu pour me demander certains renseignements dont j'ignore le but.

ADELINE.

Quelque desir que j'eusse de vous voir, monsieur, je n'aurais pas eu l'indiscrétion de vous demander la cause de ce retard; les médecins ne doivent compte à personne de l'emploi de leur temps.

MICAN.

Toujours indulgente, mademoiselle; mais hâtez-vous, je vous prie, de me dire comment vous allez ce matin.

ADELINE.

Avant de vous occuper de ma santé, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles du porteur d'eau que je vous ai recommandé; c'est un excellent homme, un malheureux père de famille; voilà des titres plus que suffisants à votre bienveillance... Comment est-il?

MICAN.

Prêt à reprendre son travail, mademoiselle; il est tout-à-fait bien... Et vous?

ADELINE.

Comme à l'ordinaire, monsieur; j'ai cruellement souffert depuis votre dernière visite... Mais vous

savez que votre présence me rassure et me calme; que vos consolations me font oublier mes maux... Mais, hélas! elles ne m'inspirent qu'un espoir qui disparaît avec vous... jugez si vous m'êtes nécessaire! (Rosine approche un siége à Mican, et s'en va.)

SCÈNE VI.

ADELINE, MICAN.

MICAN.

(A part.) Charme inexprimable ! est-ce bien elle qui parle ? est-ce à moi qu'elle s'adresse ? (Ils sont assis à côté l'un de l'autre.) (Haut.) Permettez... (Il lui tâte le pouls.) Quelle vitesse !... (Adeline est très-émue.)

ADELINE.

C'est la suite... d'un entretien... avec mon père.

MICAN.

Remettez-vous, mademoiselle.

ADELINE.

Ce n'est rien.

MICAN.

Les dangers physiques que présentait votre maladie sont tout-à-fait dissipés : mais cette mélancolie continuelle qui vous domine pourrait les re-

produire : il est temps de mettre un terme à tous vos maux.

ADELINE.

Ce terme, monsieur, est moins éloigné que vous ne pensez : dans peu je serai guérie de la vie ; et vous savez bien que les secours de la médecine ne sauraient me la rendre supportable... Que ma destinée s'accomplisse !

MICAN.

Quelle erreur ! il dépend de vous de vivre, de recouvrer entièrement la santé, d'être heureuse, chérie, adorée... Vous possédez tous les éléments du bonheur : esprit, grâces, talents, beauté, richesses... Que vous manque-t-il ?

ADELINE.

Souvent vos questions, vos réticences, m'ont fait croire que vous étiez le seul qui connussiez ce qui manque à mon bonheur... mais je le vois, je me suis trompée...

MICAN.

Pardonnez-moi, mademoiselle ; c'est dans l'espoir de vous avoir comprise que je vous ai représenté que M. votre père était en position de faire ce qui pourrait vous être agréable. Je me charge de tout obtenir de lui... je suis même autorisé à vous presser de questions ; vos intérêts les plus

chers exigent que vous y répondiez ; et cependant la confiance dont vous m'honorez m'a-t-elle attiré de vous une confidence entière? n'en sommes-nous pas restés à des termes vagues, à des généralités?.. Il importe de bien connaître la cause spéciale du mal pour en triompher. Vous m'avez bien parlé de trouble, de tristesse, d'oppression, et de battements de cœur ; je connais assez bien les effets ; je sais même de quelle espèce est la cause qui rompt l'harmonie de votre être... mais le mobile secret, l'agent invisible de tant de maux, je l'ignore encore... Ce que l'on cache à tout le monde, ce qu'on n'ose pas même avouer à son père... on peut le dire à son médecin. Lui seul peut faire pressentir la dangereuse influence d'un cœur malade...

ADELINE.

Vous croyez donc que le siége du mal est au cœur?

MICAN.

Je le pense... mais, pour en être sûr, il faut que votre bouche confirme ma pensée ; afin que je puisse le faire connaître à votre père, il faut que vous me le nommiez, cet objet de vos prédilections...

ADELINE.

Je ne puis; qu'exigez-vous? épargnez-moi ce

dernier aveu... Mon père serait inexorable, je le sais ; une honte inutile serait le fruit de ma témérité.

MICAN.

Eh quoi ! mademoiselle, y pensez-vous ? c'est mal connaître M. votre père : il est bon, sensible...

ADELINE.

Mais il est riche...

MICAN.

Il est philosophe.

ADELINE.

A sa manière. Mais, quelles que soient les apparences de contradiction qui existent entre les principes de mon père et ses actions, ce n'est point à moi de les juger... me soumettre et me taire, voilà mon devoir.

MICAN.

Pourquoi vous taire ? la soumission suffit. Que peut exiger de plus un père, un père qui vous aime ?

ADELINE.

Eh bien ! puisque vous êtes si pressant, puisqu'il faut tout vous dire, apprenez, monsieur... (fortement émue) apprenez que celui... mais qu'allais-je faire ?.. Non, vous ne le saurez jamais.

MICAN.

De grâce, achevez.

ADELINE.

Non, non.

MICAN.

Permettez-moi du moins de vous demander s'il est riche, duc, ou marquis.

ADELINE.

Pas plus que vous.

MICAN.

Monsieur votre père le connaît-il ?

ADELINE.

Pas si bien que moi.

MICAN.

L'estime-t-il ?

ADELINE.

Beaucoup; mais cela ne fait rien.

MICAN.

Le voit-il souvent ?

ADELINE.

Comme moi; tous les jours.

MICAN.

Où ?

ADELINE.

Dans cette maison.

MICAN.

Mais vous sortez rarement de votre chambre ?

ADELINE.

Non; mais il y vient.

MICAN.

(Il accueille et repousse l'idée que ce peut être lui.)

(A part.) Si c'était !.. allons donc... quel excès d'amour-propre! Moi, digne d'un tel bonneur... impossible.

ADELINE.

Je vous en supplie, cessez vos questions.

MICAN.

(A part.) Oui, il la voit tous les jours... c'est Adolphe... je suis perdu...

ADELINE.

Mais... je crains que malgré moi... déjà je me sens accablée de honte...

MICAN.

Ne craignez rien... je parlerai pour votre cousin.

ADELINE.

Adolphe ?

MICAN.

Sans doute... n'est-ce pas lui que vous venez de désigner?

ADELINE.

Vous ne devinez pas... oh ! tant mieux !

MICAN.

Je ne puis en douter... vous m'accablez de bonheur et d'ivresse. Eh ! quoi ! je suis aimé de vous, Adeline ? Nos cœurs se sont compris ? ce n'est point un rêve ? vous m'aimez ? O félicité pure ! moment délicieux ! j'aurais donc vécu... Mais ma raison s'égare. L'amour... le devoir... renvoyez-moi... Je dois vous quitter pour toujours... Adieu.

ADELINE.

Parce que vous m'aimez, est-ce une raison pour m'abandonner ? n'êtes-vous pas mon médecin ?

MICAN.

Hélas ! oui, malheureusement.

ADELINE.

Ne me devez-vous pas la continuation de vos soins ?

MICAN.

Je dois cesser de vous voir. Oubliez moi ; suivez les ordres de votre père... vous le devez... Tout m'ordonne de fuir.

ADELINE.

Il ne m'aime pas ! tout est fini pour moi.

MICAN.

Ne pas vous aimer ! pouvez-vous le penser ? dis-

posez de moi, de ma vie, elle est à vous; mais que du moins elle soit digne de vous être consacrée... Oui, chère Adeline, votre amour me rendrait le plus vertueux des hommes quand j'en eusse été le plus lâche... Ordonnez que je meure, mais n'exigez pas que je me déshonore, que j'abuse de la confiance de l'auteur de vos jours, que je trahisse les devoirs les plus sacrés de ma profession... Votre amant secret ne peut plus être votre médecin.

ADELINE, accablée.

Allez, allez... éloignez-vous... abandonnez une victime de son égarement... partez...

MICAN, à ses genoux.

Je ne puis résister à tant d'amour... Adeline, je ne reconnais d'autre puissance que la vôtre, d'autres lois que vos lois, la raison d'Adeline est la raison du monde... Être parfait... oui, je reviendrai vivre près de toi... oui... demain... demain... adieu. (Il lui baise les mains... lui fait signe en s'en allant. Il revient sur ses pas, lui baise encore les mains; le duc entre, les voit dans cette position, et Mican se relève précipitamment.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'ASTOR.

LE DUC.

(Ironiquement.) Restez, docteur, restez.

(Adeline s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

MICAN, LE DUC D'ASTOR.

MICAN.

Monsieur... (Il veut s'en aller.)

LE DUC.

Docteur, un moment, je vous prie ; je ne serais pas fâché d'avoir avec vous une explication.

MICAN.

Je n'ai pas d'explication à donner à monsieur le duc ; il voudra bien trouver bon que je prenne congé de lui. (Il lui fait un second salut.)

LE DUC.

Mais, écoutez, docteur, écoutez donc... est-ce que je vous fais peur?

MICAN, revient en entendant les derniers mots.

Je reste, monsieur : que me voulez-vous?

LE DUC.

Vous demander ce que vous faisiez aux pieds de votre jolie malade... J'ai quelque droit, je pense, de vous faire cette question.

MICAN.

C'est possible ; mais je ne crois pas être obligé d'y répondre.

LE DUC.

Pardonnez-moi, monsieur; d'ailleurs je l'exige à l'instant même.

MICAN.

Oh! dès que vous l'exigez je m'empresse de vous satisfaire... Eh bien! monsieur, je faisais aux pieds d'Adeline ce qu'elle n'aurait probablement pas souffert de vous.

LE DUC.

Savez-vous à qui vous parlez?

MICAN.

A M. d'Astor, je crois.

LE DUC.

Qui vous invite à rendre grâces au ciel de n'être pas gentilhomme.

MICAN.

C'est ce que je ferai désormais en vous voyant.

LE DUC.

Monsieur, vous m'insultez.

MICAN.

Monsieur, vous m'obsédez.

LE DUC.

Sur le terrain, monsieur; allons, partons...

MICAN.

Mais l'honneur de la gentilhommerie vous défend...

LE DUC.

Cela me regarde, monsieur.

MICAN.

En ce cas, je vous remercie de vouloir bien pour moi descendre aux idées du siècle...

LE DUC.

Vains discours.

MICAN.

Mais je ne me bats point pour de semblables sujets.

LE DUC.

Monsieur...

MICAN.

Le duel est d'ailleurs contre mes principes; je le considère comme étant souvent une frénésie, et quelquefois un véritable assassinat.

LE DUC.

Cette opinion ne peut être que d'un homme sans courage.

MICAN.

Sans courage! Apprenez que les lâches n'ont de

l'espèce humaine que la forme et les vices. Vous le voulez, monsieur; mes principes vous paraissent de la lâcheté : eh bien! nous allons voir... Je vous suis.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

PARTIE III.

SCÈNE I.

LA MÈRE LEROND, SUZON.

LA MÈRE LEROND.

Ma chère enfant, je ne sais pas quand monsieur rentrera.... laissez toujours votre sac, si vous voulez.

SUZON, *ayant un sac d'argent de trente écus.*

En ce cas, je vous le laisse, madame; mais, je vous en prie, remerciez bien M. Mican des bons soins qu'il a donnés à mon père... sans lui il ne serait plus de ce monde, et moi je serais orpheline avec mes quatre jeunes frères en bas âge.

LA MÈRE LEROND.

Vous êtes donc bien contente de M. Mican ?

SUZON.

Oh ! oui, allez... Il n'y en a guère comme ça : il venait le matin et le soir voir mon père, et me demandait toujours s'il ne manquait de rien, que s'il manquait de quelque chose, il voulait que je lui dise, à cette fin de me le procurer... « Suzon, disait-il, ne mentez pas, songez que c'est pour

votre père. » Il ne manquait de rien, puisque mademoiselle Rosine venait tous les matins de la part de mademoiselle Adeline Loris, pour me porter un écu de cinq livres... Mais, madame, on m'a défendu de n'en rien dire. Ainsi je vous prie...

LA MÈRE LEROND.

Ne craignez rien.

SUZON.

Vous êtes bien heureuse, madame, d'avoir un si bon maître.

LA MÈRE LEROND.

Il est vrai, mon enfant; c'est bien la meilleure pâte d'homme que je connaisse; aussi, à moins qu'il ne me chasse, je suis bien décidée à mourir *avec* lui.

SUZON.

Mais, mon père, Bertrand mon prétendu, et moi, nous n'avons pu faire que trente écus.

LA MÈRE LEROND.

(A part.) La bonne petite Auvergnate! (Haut.) C'est bien assez, ma chère Suzon; c'est même trop... Comment, vous avez tous les trois donné tout l'argent que vous aviez?

SUZON.

Sans doute: puisque nous nous portons bien, nous en gagnerons.

LA MÈRE LEROND.

Si monsieur apprend cela, certainement il n'acceptera pas; je le connais...

SUZON.

Je vous en prie, madame, ne lui dites pas... mon père en retomberait malade, et Bertrand ne voudrait plus m'épouser : ils sont fiers, voyez-vous, et moi je suis fille de mon père; nous sommes tous *nés natifs* de l'Auvergne.

LA MÈRE LEROND.

Eh bien! je ne dirai rien, Suzon.

SUZON.

Vous me le promettez, madame?

LA MÈRE LEROND.

Oui, ma chère enfant, oui...

SUZON.

Madame est si bonne que je voudrais bien lui demander quelque chose.

LA MÈRE LEROND.

Parlez, mon enfant.

SUZON.

Depuis quelque temps Bertrand est malade; je lui dis toujours de consulter; il me répond que ce n'est rien; mais ça m'inquiète, moi, et je n'ose pas

en parler à M. Mican ; mais, puisqu'on dit dans le quartier que vous êtes très-sciencée, vous devriez bien m'ordonner une *consulte* pour ce pauvre Bertrand.

LA MÈRE LEROND.

Volontiers, ma fille, volontiers... Tenez, j'ai guéri la semaine dernière un grand personnage, qui demeure rue des Martyrs, et qui m'a promis un certificat avec lequel j'aurais bientôt fait fortune, si j'étais moins attachée à M. Mican. Oui, je suis sûre que, si je m'établissais dans le faubourg Saint-Germain, je gagnerais plus qu'aucun médecin de Paris. Savez-vous, mon enfant, comme on parlerait de moi ? La mère Lerond, une bonne vieille femme, dirait-on, vient de guérir radicalement M. le président un tel, qui était abandonné de tous les médecins. Bah ! diraient les incrédules, contes bleus ! mais on leur rirait au nez : mais on leur dirait : J'ai vu, moi qui vous parle, j'ai vu de mes propres yeux... On détaillerait les circonstances de la cure, et il n'y aurait pas moyen de la nier.

SUZON.

Vous avez dit que ce monsieur demeurait rue des Martyrs ?

LA MÈRE LEROND.

Oui ; pourquoi ?

SUZON.

C'est que Bertrand a une pratique au n. 13. Mais puisque vous l'avez guéri...

LA MÈRE LEROND.

Justement, c'est là.

SUZON.

Alors, madame, il est enterré.

LA MÈRE LEROND.

Allons donc.

SUZON.

Bertrand et moi, nous avons vu le carrosse noir qui l'emportait.

LA MÈRE LEROND.

C'est impossible : vous vous êtes trompés, Suzon... mais voyons, de quoi s'agit-il pour Bertrand? Son mal est-il dans la bile ou dans le sang? est-ce qu'il n'a pas été purgé après sa rougeole? ou bien est-ce la suite de la vaccine?

SUZON.

Je ne sais, madame, mais il ne rit plus comme autrefois, et il pousse de si grands soupirs qu'il me fait peur.

LA MÈRE LEROND *entend du bruit.*

Ah! mon Dieu; je crois que voilà monsieur... ce sera pour une autre fois, Suzon : vous reviendrez

quand je serai seule... prenez votre sac pour l'offrir à monsieur...

(Elle s'en va.)

SUZON, seule.

Mon pauvre Bertrand!... j'ai bien du plaisir à voir M. Mican, et je ne sais pas pourquoi je tremble comme ça.

(La mère Lerond disparaît.)

SCÈNE II.

SUZON, MICAN.

MICAN, n'apercevant pas Suzon.

Injuste fatalité! on charge un seul pistolet; il m'est échu par le sort; c'est à moi de tirer à bout portant sur mon adversaire... son calme est héroïque : « Vous hésitez! m'a-t-il dit; je vous attends, voilà mon cœur... » C'est le mien qu'il faut foudroyer, lui dis-je; le sort s'est trompé... prenez cette arme... Il refuse, j'insiste; mais c'est en vain que je l'implore, ses tendres embrassements, ses larmes de reconnaissance, m'ordonnent de vivre... (Apercevant Suzon.) Vous voilà, Suzon. Eh bien! votre père est tout-à-fait guéri?

SUZON.

Oui, monsieur, grâce à vous... Ce matin, en vous remerciant, il voulait vous remettre cette

petite somme, mais il n'a pas osé; il a pensé qu'il serait plus honnête de vous l'envoyer par moi...

MICAN.

(A part.) Les bonnes gens! (Haut.) Et combien avez-vous dans ce sac?

SUZON.

Je n'ai que trente écus, monsieur : c'est bien peu pour tant de soins et tant de talent; mais vous savez que nous ne sommes pas riches, et vous êtes si bon que vous vous contenterez de cela.

MICAN.

Oui, Suzon, oui certainement, je m'en contenterai.

SUZON.

J'en étais bien sûre... tenez, monsieur... (en lui présentant le sac.)

MICAN.

(A part.) Quel naturel! quelle vérité de reconnaissance! que je plaindrais le misérable qui accepterait cette somme! quel bonheur de la refuser! Un père de famille, cinq enfants, deux bras pour les nourrir!.. Adeline, c'est à vous que je dois le bonheur que j'éprouve en ce moment... (Haut.) Oui, j'accepte, chère Suzon, mais c'est pour vous en faire cadeau. (Il lui remet le sac qu'elle refuse.)

SUZON.

Comment, monsieur! vous n'en voulez pas? Ah! ah! ah! (elle pleure) que dira mon père?..

MICAN.

Ce sac est à moi, Suzon : ne me l'avez-vous pas donné de la part de votre père?

SUZON.

Oui, monsieur.

MICAN.

Je puis donc en disposer en faveur de qui bon me semble. Je sais d'ailleurs que vous devez vous marier avec Bertrand. Je voulais vous faire un présent de noces; le voici : qu'il ne soit plus question de rien. Vous me fâcheriez, et je suis sûr que vous n'en avez pas l'intention.

SUZON.

Non, monsieur... mais...

MICAN, en la renvoyant.

C'est bien, mon enfant : dites à votre père que je suis très-content de lui; que je lui donnerai toujours mes soins.

SUZON.

Si j'étais une belle demoiselle de Paris, je vous dirais bien des choses; mais la pauvre fille de Mourgue ne sait que se jeter à vos pieds... (Elle tombe à ses genoux et pleure d'attendrissement.)

MICAN la relève.

(A part.) Éloquente simplicité !

SUZON.

Monsieur Mican, je vous en prie, laissez-moi vous embrasser...

MICAN.

Oh ! oui, venez... (il la serre dans ses bras.)

SCÈNE III.

MICAN, SUZON, LA MÈRE LEROND.

(La mère Lerond paraît au moment où son maître tient Suzon dans ses bras; elle met sur une table un grand verre qu'elle remplit de tisanne.)

LA MÈRE LEROND.

(A part.) Dieu! qu'est-ce que je vois? Pauvre petite innocente!

MICAN, sans voir la mère Lerond.

Allez, Suzon, je ne vous oublierai pas, soyez-en sûre.

LA MÈRE LEROND.

(A part.) C'est cela!

SUZON.

Bien le bonjour!.. (Elle s'en va.)

LA MÈRE LEROND.

(A part.) Précisément! elle remporte le sac. (Elle disparaît.)

SCÈNE IV.

MICAN.

MICAN, seul.

Oui je parlerai de cette bonne fille. Adeline la protégera... Que dis-je... je ne dois plus la revoir... ma résolution est prise; elle est terrible, mais irrévocable... Je ne vous reverrai plus, Adeline; je sais le coup que je vais vous porter; mais votre honneur m'est plus cher encore que votre existence... (Il reste un moment dans l'accablement.) Je vais donc l'exposer à des tourments nouveaux, empoisonner une vie qu'elle veut me consacrer, lui faire dire à son heure dernière : « *Mican m'a sacrifiée à d'absurdes préjugés.* » (Assis, il porte la main à son front.) Mais, puisque le médecin d'Adeline ne peut en être l'amant, eh bien ! qui s'oppose à ce que je renonce... oui, je ne suis plus médecin; je le déclare à M. Loris; je lui demande la continuation de son amitié; je revois Adeline sans contrainte; je puis dire hautement que je l'adore, qu'elle m'aime, qu'elle consent à m'épouser; notre amour devient public, et le succès en est certain.

SCÈNE V.

MICAN, LA MÈRE LEROND.

MICAN.

Qu'est-ce ?

LA MÈRE LEROND.

M. Paston est déjà venu deux fois : il est allé faire une visite à cet apothicaire du coin, qui vend de l'élixir de longue vie ; il va revenir ; faudra-t-il le laisser entrer ?

MICAN.

Non ; je ne suis plus médecin.

LA MÈRE LEROND.

Monsieur veut rire. (Elle reste étonnée.)

MICAN.

Je vous dis que je ne suis plus médecin.

LA MÈRE LEROND.

(A part.) J'y perds mon latin.

SCÈNE VI.

MICAN, LA BARONNE DE BEAUCY, LA MÈRE LEROND.

LA BARONNE.

Comme vous êtes exact, empressé, docteur !

MICAN.

Madame...

LA MÈRE LEROND, en s'en allant.

Pour le coup, le voilà médecin malgré lui. (Elle sort.)

LA BARONNE.

En vérité, c'est admirable ! deux jours sans me

voir, et le troisième m'écrire qu'on ne peut pas venir! mais c'est affreux... Il faut donc se rendre chez vous, quoiqu'on ait une migraine épouvantable, qu'on soit pâle et défaite, abymée d'insomnie. J'espérais que vous viendriez ce matin, pour réparer tant de désordre, et qu'une potion calmante, ou des pastilles anglaises, me mettraient en bon état de faire aujourd'hui des visites indispensables. Mais, grâce à votre négligence, je me vois obligée de me présenter ainsi chez mon oncle Loris pour une affaire importante, chez mon banquier, mon bijoutier, et ma marchande de modes, pour un berret que je ne puis me dispenser d'avoir au bal de ce soir. Voyez, docteur, à quoi vous m'exposez.

MICAN.

(A part.) A ne pas danser, peut-être. (Haut.) Madame...

LA BARONNE.

Pour vous cependant j'ai renvoyé *sir* Clidson, qui me traitait à l'anglaise; et j'ai congédié M. Pankoff, fameux médecin de Berlin, causant à merveille, parlant de médecine en poète et de poésie en médecin, et, de plus, magnétiseur à grand courant, complaisant à l'excès, enfin sachant tout.

MICAN.

(A part.) Excepté guérir.

LA BARONNE.

Convenez, docteur, que vous ne m'êtes guère reconnaissant de tant de sacrifices.

MICAN.

Madame...

LA BARONNE.

Savez-vous si des vapeurs et le transport au cerveau ne seront pas le résultat de ma migraine invétérée ?

MICAN.

Madame...

LA BARONNE, l'interrompant toujours.

Docteur, je vous en préviens, j'aime les soins et les attentions de la part de mon médecin... Je ne vous fais cependant pas l'injure de vous accuser de m'avoir manqué d'égards; je suppose que des circonstances impérieuses, par exemple les soins que vous donnez à ma cousine Adeline, quoique moins malade que moi, vous ont peut-être empêché de me voir... Parlez, et soyez sûr de mon indulgence.

MICAN.

Il est vrai, madame, que mes occupations ont été plus nombreuses qu'à l'ordinaire; mais, je dois l'avouer, ce n'est pas ce qui m'a privé de l'honneur de vous voir.

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc?

MICAN.

Mes visites étant inutiles à la direction de votre santé, j'ai cru que je devais me priver du plaisir de vous en faire toutes les fois que le devoir m'appellerait ailleurs.

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire?

MICAN.

(A part.) Ce que je pense de ses travers...

LA BARONNE.

Eh bien?

MICAN.

Je suis étonné, madame, de vous entendre encore vous plaindre de migraine; les piqûres qu'on vous a faites ont dû la dissiper : l'acupuncture est à la mode, et la mode fait toujours merveille, en médecine surtout.

LA BARONNE.

Il est vrai qu'elle a infiniment d'empire sur notre sexe.... Mais, docteur, j'ai tout-à-fait abandonné cette folie du jour.

MICAN.

Et cette bague (en montrant la bague noire que porte la baronne) n'a donc pas réussi non plus; sa vertu pourtant est infaillible : le serrurier Georget les vend avec garantie; et vingt dames de votre connaissance ont été radicalement guéries par la puissance de cet anneau.

LA BARONNE.

C'est au moins ce qu'elles m'ont assuré ; moi-même j'ai cru d'abord qu'il m'avait fait du bien ; mais il paraît que sa vertu est épuisée, ou que ma sensibilité n'est pas plus en rapport avec l'aimant de la bague, qu'elle ne l'a été avec le magnétisme des somnambules de M. Pankoff. C'est à vous, docteur, de suppléer à l'insuffisance de ces moyens.

MICAN.

Je l'ai vainement tenté, madame; le calme vous convient, et vous voulez de l'agitation ; les veilles vous sont funestes, et vous passez les nuits au bal ; un régime doux est nécessaire à votre guérison, et vous refusez de vous y soumettre.

LA BARONNE.

Vous êtes plaisant, docteur ! Comment ! tout de bon, vous voulez que je renonce au monde, à l'opéra, au bal, à l'écarté ; que je me couche à minuit ; que je me lève à neuf heures ; que je ne prenne ni thé, ni café, ni glaces !.... et vous appelez cela vivre ?

MICAN.

En ce cas, madame, il faut vous résoudre à garder vos migraines et vos maux de nerfs.

LA BARONNE.

Allez, docteur, les médecins sont de grands

fous quand ils croient à la possibilité d'une telle réforme. Si vous m'ôtez les plaisirs, que me restera-t-il ? des souffrances? Alors je vous prie de me dire quel nom vous donnerez à cette cure?

MICAN.

Madame la baronne confond l'usage avec l'abus.

LA BARONNE.

Eh! qui n'abuse pas, docteur? De misérables créatures qui n'ont ni vices ni vertus, de vrais automates, d'une régularité, d'un ennui assommant. Vous-même êtes-vous un Caton? vous seriez trop à plaindre.

MICAN.

Non, madame, je ne suis pas un Caton; et, loin de me priver des plaisirs de la vie, je tâche de m'en procurer le plus possible. (A part.) Que dis-je ? il n'en est plus pour moi.

LA BARONNE.

C'est précisément ce que je fais, docteur.

MICAN.

Mais j'évite ce qui peut les changer en douleurs, en infirmités...

LA BARONNE.

Au lieu de faire des phrases, de prêcher contre

les usages de la société, vous feriez beaucoup mieux, docteur, d'imaginer les moyens de s'y conformer sans inconvénients. Voyez le beau mérite de dire : *Madame, n'allez pas au bal, ça vous fatiguerait, vous occasionerait des rhumes, des palpitations...* Tout le monde sait cela : au lieu que si vous disiez : *Madame, combien voulez-vous danser d'heures ?—six heures.—Eh bien ! prenez six cuillerées de ma potion ; elle redonne des forces à mesure qu'on en perd ;* — alors on aimerait la médecine. Les avantages qu'elle offrirait de tout concilier la rendraient aussi agréable qu'utile ; les malades seraient dociles et les médecins feraient fortune.

MICAN.

Vous avez, madame, d'excellentes raisons, et vous faites des suppositions admirables ; mais il fallait ajouter qu'il était bien étonnant qu'on n'eût pas encore trouvé les moyens de guérir ou de prévenir toutes les maladies ; en effet, la médecine d'aujourd'hui est donc bien sotte et bien ignorante, puisqu'elle n'empêche pas de mourir ; celle du temps d'Esculape était bien autre chose ; elle ressuscitait les morts.

LA BARONNE.

De l'ironie, docteur ! En conscience, avouez

qu'il y a du vrai dans ce que je viens de dire. Mais l'heure me presse.

MICAN.

(A part.) Tant mieux.

LA BARONNE.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je fasse pour être guérie ce soir.

MICAN.

Il faut rentrer chez vous, madame, et vous coucher à huit heures.

LA BARONNE.

Je vous l'ai dit, c'est impossible; il faut même que je vous quitte à l'instant.... mais demain, docteur, demain vous ferez tout ce que vous voudrez de moi; je vous attends à mon réveil; midi au plus tard... n'y manquez pas... je suis sûre que j'aurai la fièvre... (Elle sort.)

MICAN.

Enfin la voilà partie!

SCÈNE VII.

MICAN, LA MÈRE LEROND, PASTON.

LA MÈRE LEROND.

Monsieur, voici une lettre que le facteur vient d'apporter. (En sortant elle rencontre nez à nez M. Paston. et fait un geste de surprise.)

MICAN.

Ah ! c'est d'Espagne... (Apercevant M. Paston , il met la lettre sur la table : Paston entre immédiatement après la mère Lerond, en regardant de tous côtés, comme quelqu'un qui cherche à être annoncé. A part.) Encore un!...

PASTON, saluant.

Monsieur le docteur...

MICAN.

Monsieur... (Il lui présente un siége.)

PASTON.

Volontiers, car mes pauvres jambes sont bien fatiguées... Ça ne vient pas vite, monsieur le docteur.

MICAN.

(A part.) L'ennuyeux personnage!

PASTON.

Ça ne vient pas vite.

MICAN.

De la patience.

PASTON.

J'en ai tant pris... depuis trente ans que je suis dans les drogues ! On m'a brûlé, ventousé, acupuncturé dans vingt endroits. J'ai pris tout ce qu'on m'a dit de prendre, j'ai fait tout ce qu'on m'a dit de faire, et cependant je souffre plus que jamais... C'est bien malheureux , convenez-en ,

qu'avec tant de persévérance et de docilité je ne sois pas encore guéri... Mais je ne viens aujourd'hui que pour vous demander des nouvelles d'Adeline, de ma chère nièce...

MICAN.

Elle a, monsieur, le moral bien affecté.

PASTON.

Pas autant que moi, je vous assure; ma maladie est donc bien extraordinaire, bien tenace...

MICAN.

C'est vous qui l'avez rendue telle par la quantité de drogues que vous avez prises.

PASTON.

Vous plaisantez; je n'ai jamais pu m'en dispenser; j'ai toujours été comme je suis... Vous n'y pensez pas, docteur; vous ne m'avez donc pas bien examiné : regardez-moi... considérez mon teint basané, mes yeux abattus; voyez cette maigreur; tâtez ce pouls... (Mican lui prend le bras. Paston tire la langue.)

MICAN, ironiquement.

En effet, vous êtes plus malade que je ne pensais.

PASTON.

Il est clair que je ne puis pas me guérir avec rien.

MICAN.

Vous avez raison.

PASTON.

Vous dites donc que ma nièce?..

MICAN.

Est dans une tristesse continuelle.

PASTON.

Oui, docteur, si vous m'ôtez long-temps encore la manne et le séné, si vous me privez de mes quinze pilules par jour, de mes quatre tasses de chicorée sauvage, de mon jujube et de mon chocolat de santé, je n'y survivrai pas, je vous en avertis : vous pouvez bien varier, modifier les drogues; mais les supprimer ce serait véritablement me prendre par famine.

MICAN.

Vous êtes donc beaucoup plus malade depuis que vous suivez mes conseils?

PASTON.

Pardonnez-moi, je digère et je dors passablement; je souffre moins; mais je crains que ce mieux trompeur ne me joue un mauvais tour. Je sens que ça fermente dans mon estomac; j'ai la tête lourde et les idées troubles. Je me souviens...

MICAN.

(A part.) Il n'en finira pas...

PASTON.

Je me souviens qu'étant dans un état semblable, je fus rencontré par un apothicaire de la rue de Seine, je crois : « Mon Dieu, me dit-il en m'abordant, que vous avez le teint jaune et les yeux cernés! Est-ce que vous ne faites rien pour cela? » Pardonnez-moi, lui répondis-je; le docteur Doubledose m'a fait prendre deux paquets d'une poudre dans deux verres d'eau de queues de cerises bien miellée. «Le bourreau! s'écria-t-il, il vous assassine, il n'en fait jamais d'autre; vous n'avez pas de temps à perdre; la bile vous étouffe, je vais vous envoyer le remède héroïque avec la manière de le prendre. » Bref, une heure après j'avais chez moi la drogue de Leroy, et l'intéressant ouvrage qui rend compte des prodiges qu'elle a opérés.

MICAN.

Prodiges! c'est le mot.

PASTON.

Eh bien! M. le docteur, en vérité, j'étais mort sans ce remède souverain, car il m'en fit rendre! il m'en fit rendre! (bas à Mican) 145 fois en 24 h... Il est vrai que j'eus des douleurs atroces, des convulsions alarmantes, et qu'on n'attendait plus rien de moi; mais j'en fus quitte pour garder la chambre

onze mois; ce qui n'est pas trop pour une telle crise, n'est-ce pas, docteur?

MICAN.

Oh! non; c'est même s'en être tiré à bien bon marché.

PASTON.

Il est certain que c'est par une espèce de miracle que j'en ai réchappé; ainsi vous voyez que je suis payé pour me défier d'un calme perfide, précurseur de l'orage. Convenez maintenant que la promenade, un bon régime et la distraction ne peuvent me suffire, comme vous l'aviez cru d'abord.

MICAN.

J'en suis même persuadé, M. Paston, et ce n'était que pour vous disposer à prendre les pilules que je vais vous écrire à l'instant. (Il écrit.)

PASTON.

(A part.) Enfin je respire; il m'a donc compris.

MICAN.

(A part.) Renvoyons-le bien vite, ce maniaque égoïste... il vient ici pour sa nièce, et c'est de lui qu'il me parle!

PASTON.

(A part.) Ces médecins sont parfois d'une insouciance extraordinaire.

MICAN.

(A part.) Mais il est l'oncle d'Adeline... trompons du moins sa folie pour la guérir...

PASTON.

(A part.) Je dois en convenir cependant; le docteur est très-prudent.

MICAN.

(A part.) Écrivons en latin... des pilules de farine et de miel.

PASTON.

(A part.) Avant de m'entreprendre, il a voulu étudier mon tempérament.

MICAN.

(A part.) Pour deux cents pilules. (Haut.) Tenez, monsieur, voilà, je l'espère, de quoi vous guérir radicalement; ce sont des pilules qui me réussissent toujours dans les maladies comme la vôtre; vous en prendrez cinq le matin, à midi et le soir.

PASTON.

Mais, docteur, pas de potion, pas de looch?

MICAN.

C'est assez pour aujourd'hui; vous n'avez donc pas confiance en moi?

PASTON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; d'ailleurs

vous avez peut-être affaire ; je ne veux pas vous retenir ; une autre fois nous causerons plus long-temps de l'état de ma nièce... A l'honneur de vous revoir, docteur !

MICAN.

A l'honneur... (à part) et ne revenez jamais.

PASTON, revenant.

Eh ! bon dieu ! vous oubliez la boisson ; les pilules ne passeront pas.

MICAN.

C'est juste... de l'eau de chiendent à discrétion.

PASTON.

Avec du sirop antiphlogistique ?

MICAN.

Sans doute !

PASTON.

A l'avantage : ménagez votre santé, docteur, elle est si précieuse ! (Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

MICAN.

MICAN, seul.

Hommes faibles et crédules, soyez trompés puisque vous êtes destinés à l'être ; mais que ce ne soit jamais que dans vos véritables intérêts ; l'erreur volontaire n'est pardonnable que lors-

qu'elle cache une vérité utile, une tendance au bien commun. Rassurez-vous, mânes de la mère d'Adeline; je n'abuserai pas de l'empire que vient de me donner votre fille; elle est à moi de cœur, de tendresse, d'amour; nos goûts, nos sentiments, sont les mêmes; jamais il n'exista plus d'accord, plus d'harmonie qu'entre nous; et pourtant je m'expose à ne plus la revoir. En effet, suis-je sûr de rester l'ami de M. Loris en cessant d'être son médecin? (Il réfléchit.) Mais que vais-je faire? renoncer à ma profession, la renier pour m'affranchir des devoirs qu'elle m'impose? Jamais... Quel égarement! quelle bassesse! Écrivons plutôt, déclarons tout à son père. (Il va s'asseoir pour écrire.) Il le faut, je le dois; avouons-lui que je n'ai pu ni la voir ni l'entendre sans l'aimer... Et qu'ai-je à craindre de cet aveu? la pureté de mes sentiments m'autorise à le faire... Mais non, je ne le puis; Adeline n'y consent pas; elle connaît son père; ne m'a-t-elle pas dit qu'il serait inflexible? Ah! sans doute, il s'est prononcé contre tout mariage disproportionné... Je n'ai pas assez d'or; je n'ai que de l'amour; je ne suis qu'un misérable amant qui n'a pas même le droit de se plaindre. Adeline, que ne puis-je au moins dire à l'univers entier que je vous aime! mais vous le voulez, je me tairai; je ne trahirai pas inutilement notre secret. Oui, j'en

aurai la force; comme vous je concentrerai mon amour... Que m'importe la vie ?.. je me tairai... (Il reprend sur la table la lettre qu'il y a déposée à l'arrivée de M. Paston. (Il lit.) « Mon cher collègue ! la fièvre jaune continue ses ravages. » — Quelle idée ! si !... « Elle se propage avec la rapidité de l'éclair; la terreur est générale; les cris, les gémissements des pestiférés, appellent en vain la pitié; les secours manquent; l'égoïsme étouffe tout sentiment humain; le père s'éloigne du fils; le fils abandonne le père. Barcelonne ne sera bientôt qu'un vaste hôpital... J'éprouve les préludes de la maladie; j'espère m'en garantir. Si je meurs, je vous charge de consoler ma mère; dites-lui que je me porte bien. » L'occasion est décisive; je pars pour l'Espagne. *Les secours manquent!* Qui peut me retenir? Allons retrouver le ministre; il n'a pas voulu m'adjoindre aux médecins envoyés en mission : eh bien! je lui proposerai de faire le voyage à mes frais, et s'il refuse mon offre, oui, je déserterai mon pays pour voler au secours des pestiférés. La patrie d'un médecin est où le danger l'appelle. Barcelonne est mon champ d'honneur. Mourir là c'est mourir digne d'Adeline!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

PARTIE IV.

SCÈNE I.

LORIS.

LORIS, sortant de chez sa fille, avec une lettre à la main.

Insistons, Adeline finira par céder; elle est sensible et bonne, elle m'aime, je dois tout attendre de son cœur et de sa soumission. Sa timidité ne lui permet pas d'accepter encore ma proposition; mais je suis persuadé qu'elle ne lui déplaît pas : l'émotion que lui a causée l'arrivée de M. le duc, m'a-t-elle dit, l'a forcée de fuir et d'être impolie. J'espère que cette lettre explicative effacera l'impression fâcheuse qu'il a pu recevoir. Le duc a trop d'expérience et d'esprit pour ne pas s'être aperçu de l'embarras d'Adeline... holà! ... Pierre... Gaspard... (Il arrive un domestique.) Portez cette lettre chez M. le duc d'Astor.

SCÈNE II.

LORIS, LA BARONNE DE BEAUCY.

LA BARONNE.

Eh! bonjour donc!

LORIS.

Bonjour, ma nièce.

LA BARONNE.

Comment vous portez-vous? comment se porte Adeline, cette chère enfant? est-elle toujours triste, rêveuse? ses nerfs la tourmentent-ils encore? Quel mal affreux que celui des nerfs! qu'on est malheureuse d'avoir des nerfs! ô les nerfs! les nerfs! si vous saviez comme j'en souffre; je n'ai pas un seul instant de repos.

LORIS.

(A part.) Je m'en aperçois.

LA BARONNE.

Que vous êtes heureux, monsieur, de n'avoir pas de nerfs! les financiers ne connaissent pas ça. Mais, dites-moi, le bruit court que vous voulez marier Adeline, et qu'il se présente un excellent parti, un homme titré, puissant, ayant de la naissance, de l'esprit, de l'amabilité. S'il en est ainsi, je vous fais mon compliment; ma cousine est digne des plus hautes destinées.

LORIS.

Je ne sais, ma nièce, qui vous a si bien instruite; mais c'est l'exacte vérité: rien encore n'est positif; mais tout fait espérer le succès de cette affaire; les

rapports de convenance existent; d'une part de la fortune, de l'autre des dignités...

LA BARONNE.

J'aime à voir, monsieur, des sentiments si nobles, si désintéressés! Des titres, des honneurs et du pouvoir, voilà les trois pivots sur lesquels tourne notre planète. Pour moi, je serais reine si je pouvais le devenir; mais, puisque je ne puis être que duchesse, il faut bien s'en contenter.

LORIS.

Vous allez être duchesse ?

LA BARONNE.

Il ne tient qu'à moi; et, comme je suis presque décidée, sauf votre assentiment, je viens vous parler de M. le duc d'Astor, pour savoir ce que vous en pensez, et vous demander si vous croyez qu'il me convienne pour mari.

LORIS, *étonné.*

Le duc d'Astor!

LA BARONNE.

Oui, le duc d'Astor : cela vous étonne ?

LORIS.

Est-ce qu'il vous a proposé sa main ?

LA BARONNE.

Pas précisément; mais cela peut arriver d'un

jour à l'autre ; ses assiduités, ses discours, ne me laissent aucun doute.

LORIS.

En allant chez vous, le duc n'a peut-être d'autres intentions que celles de profiter des grâces de votre esprit et de vos manières... Les femmes prennent trop souvent la galanterie pour de l'amour, et les compliments pour des vérités.

LA BARONNE.

Je me flatte de faire exception à la règle, monsieur, de connaître assez le cœur humain pour n'être jamais la dupe des hommes dès que je veux me donner la peine de les observer.

LORIS.

Le duc vous aura fait la cour comme on la fait à toutes les femmes aimables...

LA BARONNE.

Comme à une femme qu'on veut épouser; tenez cela pour vrai, mon oncle.

LORIS.

Je n'en crois rien.

LA BARONNE.

Mais enfin si la chose est...

LORIS.

C'est malheureux pour lui.

LA BARONNE.

Pourquoi?

LORIS.

Vous ne l'épouserez pas.

LA BARONNE.

La raison ?

LORIS.

Il ne vous convient nullement.

LA BARONNE.

Il me convient parfaitement : son caractère et ses goûts sympathisent avec les miens; je suis sûre qu'il m'aime, qu'il m'aimera, qu'il me sera fidèle... D'ailleurs je tiens à être duchesse... duchesse d'Astor. Est-ce qu'il y a quelque chose à dire sur son compte? n'est-il pas un homme d'honneur?

LORIS.

Pardonnez-moi ; mais...

LA BARONNE.

Quoi ?

LORIS.

Je vous dirai cela plus tard.

LA BARONNE.

A l'instant, mon oncle, je vous en supplie, dites-moi ce que vous savez contre lui.

LORIS.

Rien qui soit d'un malhonnête homme ; mais cela ne suffit pas : le bonheur conjugal se compose de tant de choses!...

LA BARONNE.

Si ce que vous avez à me dire ne touche ni la probité ni l'honneur, j'en fais mon affaire; j'épouse le duc... Je vais voir Adeline, elle m'attend; je lui demanderai son avis. (Elle se dirige vers la chambre d'Adeline.)

LORIS.

Ma nièce, ma nièce...

LA BARONNE.

Je vous dirai ce qu'elle en pense.

LORIS.

Adeline repose, ma nièce. (La baronne a disparu.) (Il sonne.) La voilà chez ma fille.

SCÈNE III.

LORIS.

LORIS.

Que faire pour prévenir leur entretien ? (Un domestique entre.) Dites à Rosine qu'à l'instant je desire parler à ma fille... Pierre, non... non, ne dites rien. Allez. (Le domestique sort.) Au surplus, qu'en résultera-t-il ? Adeline ne peut qu'être flat-

tée de la préférence... (Le même domestique apporte une lettre.) (Il décachette et regarde la signature.) Oh ! c'est du docteur ! voyons... (Il lit.) « Monsieur, je pars à l'instant pour Barcelonne où la fièvre jaune continue ses ravages. Vous ne doutez pas que, si quelque chose pouvait me retenir, ce serait le regret d'être obligé de cesser les soins que je donnais à mademoiselle votre fille ; le devoir et l'honneur m'appellent : j'obéis. Je vous prie d'agréer, etc. » Comment ! il nous quitte sans nous dire adieu ! quelle précipitation ! Cette pauvre Adeline en sera désolée. (Le domestique reste dans le fond.) (Le domestique en s'avançant :) Monsieur n'a pas d'ordre à me donner?

LORIS.

Non. (Il rentre chez Adeline.)

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, seul. (Il n'a entendu que la dernière phrase ; il range des fauteuils.)

LE DOMESTIQUE.

Je voudrais bien savoir *de quoi* mademoiselle sera désolée... C'est bien singulier que les maîtres soient plus souvent malades que nous ; ils dînent pourtant mieux !... oui, mais ils mangent moins... et puis, c'est peut-être parce qu'ils paient plus cher leurs médecins... par la raison que...

SCÈNE V.

LE DOMESTIQUE ; LE DUC, introduit par un autre domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Loris est chez mademoiselle ; je vais lui dire que monsieur le duc est au salon. (Il sort.)

LE DUC, seul.

Il paraît ignorer ce qui s'est passé entre le docteur et moi ; sa lettre prouve qu'il ne sait rien. Il interprète en ma faveur l'entrevue de tantôt ; il me parle de l'embarras d'Adeline ; excuse sa disparition!.. Que les pères les plus clairvoyants sont souvent aveugles ! C'est qu'en amour la sagacité est en raison inverse de l'expérience. Mais je viens vous désabuser, M. Loris. Ce cher docteur ! que de noblesse et d'élévation dans sa conduite ! oui, j'en fais l'aveu, il vient de m'offrir l'occasion mémorable de reconnaître la témérité de mes assertions et l'inconvenance de mes sarcasmes contre la médecine et les médecins..... C'est ainsi qu'on se couvre de ridicules quand on affecte des opinions tranchantes sur les sciences et les hommes qu'on ne connaît pas... Je vous ferai connaître, mon cher Mican... M. Loris entendra raison... vous épouserez sa fille... mais comment... (Il réfléchit.)

SCÈNE VI.

LE DUC, LA BARONNE DE BEAUCY ET ADELINE. (Elles entrent par la porte qui donne sur le jardin.)

LA BARONNE.

Votre père lui a donné sa parole?

ADELINE.

Oui, ma cousine... (Elles aperçoivent le duc, qui ne les voit pas : elles sont très-surprises; mais elles se contiennent.)

LE DUC.

Oui, j'espère réussir... ce mariage après tout est très-convenable.

LA BARONNE.

Le monstre!

LE DUC, les apercevant.

J'attends ici monsieur votre père, mademoiselle.

ADELINE, avec embarras.

C'est lui, monsieur, que je croyais y rencontrer.

LE DUC.

Je suis heureux de la méprise, mesdames.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LORIS.

LORIS.

Ah! monsieur le duc, je suis charmé de vous revoir.

Vous voilà, mes enfants! je vous ai cherchées dans toute la maison.

ADELINE.

Nous venons du jardin, mon père.

LE DUC, à Loris.

J'ai reçu votre lettre, monsieur; je viens vous en remercier, et vous faire part de quelques réflexions au sujet... (Adeline et la baronne s'en allant.)

LORIS.

Pardon, monsieur le duc... Je voulais vous apprendre, Adeline, une nouvelle qui vous fera de la peine, mais qu'il faut que vous sachiez... Monsieur Mican...

ADELINE.

Eh bien?

LORIS.

Est parti...

ADELINE.

Parti!

LORIS.

Il se rend à Barcelonne pour combattre l'affreuse maladie qui dépeuple cette ville.

ADELINE, immobile, regard fixe.

Il est parti!...

LORIS.

Adeline! (Elle s'en va en chancelant, et se laisse aller

dans les bras de la baronne, au moment où elles disparaissent. Loris les suit.) Adeline, qu'avez-vous? mille pardons, monsieur le duc.

LE DUC.

Allez, monsieur, allez vite. (Seul.) Elle se trouve mal, je crois... Elle l'aime véritablement! Singulière et fâcheuse nouvelle qui vient s'opposer à ma négociation au moment de l'entamer... toutefois allons nous assurer si le docteur est réellement parti pour l'Espagne; cela me paraît impossible.

SCÈNE VIII.

DARION, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Entrez, monsieur le docteur, entrez.

DARION. (Il entre comme le duc sort, et lui fait de profondes salutations.)

Vous dites donc, monsieur Pierre, que votre jeune maîtresse ne va pas mieux?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le docteur.

DARION.

Je vous demande pardon, mon ami, de toutes les questions que je vous ai faites.

LE DOMESTIQUE.

(A part.) Son ami! (Haut.) Il n'y a pas de quoi.

monsieur le docteur, il n'y a pas de quoi; vous portez tant d'intérêt à mes maîtres! Donnez-vous la peine de vous asseoir; monsieur ne va pas tarder à rentrer au salon. (En s'en allant.) (A part.) Comme il est poli, familier!.. il doit être un médecin excellent.

SCÈNE IX.

DARION.

DARION, seul.

Se faire connaître à quelqu'un qui ne vous a jamais vu, lui inspirer de l'estime, de la considération et de la confiance en un quart d'heure, ce n'est pas chose facile; n'importe, les difficultés me plaisent; si je ne réussis pas aujourd'hui, je recommencerai demain ailleurs...De la persévérance! il en faut en affaires... (Il sort de sa poche plusieurs papiers, et lit:) « *Souscription pour les petits séminaires, ouverte chez le docteur Darion, rue, etc.* » Passons. « *Projet d'organisation d'une société d'assurance sur la santé!..* » Si je lui proposais... non; l'esprit de spéculation et de charlatanisme s'y montre trop pour un médecin distingué! « *Prospectus: Traité sur les passions, ou Recherches sur la nature de l'ame.* » M. Loris est trop éclairé pour ne pas apercevoir le but de l'auteur: je montre le bout de l'oreille à chaque page; mais il y a tant d'aveugles-nés, et tant de

clairvoyants qui ferment les yeux ! « *Méthode réfrigérante, ou nouvelle Manière de guérir toutes les maladies au moyen des bains froids.* » Faut-il dire que vingt libraires se disputent cet ouvrage ; qu'on me conseille de l'imprimer à mes frais, et proposer à M. Loris de m'avancer des fonds ? mauvais moyen... un écrivain emprunteur est toujours un ignorant. Il vaut mieux... c'est cela. (Il met ce prospectus dans une poche à part.) « *Pétition au roi pour obtenir la croix d'honneur : Pétition à la chambre des députés.* » (Il marmotte le reste du titre. Avec le prospectus, il lui reste encore des papiers à visiter ; mais, apercevant Loris, il les met dans sa poche.)

SCÈNE X.

DARION, LORIS.

LORIS, sortant de la chambre d'Adeline, et ne voyant pas Darion.

Quel évanouissement ! elle a recouvré sa connaissance, mais son accablement me donne les plus vives inquiétudes...

DARION, faisant des salutations.

Je vous demande un million de pardons, monsieur ; vous me paraissez très-affligé... Personne ne m'en a prévenu. Je crains d'être importun, et... (Il fait comme s'il se retirait.)

LORIS.

Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler ?

DARION.

Au docteur Darion.

LORIS.

Est-ce que vous vous présentez de la part de monsieur Mican ?

DARION, hésitant.

Non, monsieur ; mais il est mon ami.... j'ai même déjeûné chez lui ce matin.

LORIS.

Que puis-je faire pour votre service ?

DARION.

Monsieur, je crains...

LORIS, faisant des efforts pour contenir son affliction.

Parlez, je vous prie.

DARION.

Je venais solliciter de vous, monsieur, une faveur à laquelle j'attache le plus grand prix. (Il sort et déploie son prospectus.) Votre amour connu pour la propagation des lumières et des nouvelles découvertes ; les encouragements nombreux que vous donnez aux sciences et à l'industrie, me font un devoir de vous dédier le résultat de mon expé-

rience et de mes veilles. Je me trouverais heureux, monsieur, si vous daigniez m'accorder cette honorable faveur.

LORIS, qui tient dans ses mains le prospectus, le rend à Darion.

Je suis désolé, monsieur, d'être obligé de vous refuser. Je suis on ne peut plus sensible à cet honneur; mais, pour me faire accepter une dédicace, il faudrait que je la crusse utile, et qu'avant tout je connusse au moins l'ouvrage. N'étant pas en état de juger votre livre...

DARION.

Pardonnez-moi, monsieur; l'unité de principes en favorise singulièrement l'intelligence; il n'y a qu'une idée...

LORIS.

Mon nom ne pourrait que lui faire tort; d'ailleurs, monsieur, je n'ai ni le temps ni le repos nécessaires pour en prendre connaissance.

DARION.

Monsieur, je n'insisterai pas; veuillez agréer mes excuses.

LORIS.

Vous ne m'en devez pas, monsieur; je suis fâché qu'une autre circonstance ne me mette pas à même de vous être utile.

DARION.

Vous êtes trop bon, monsieur... J'ai là une pétition sur les moyens de faire cesser en France le charlatanisme médical...

LORIS.

Eh bien! vous desirez que je m'en charge?

DARION.

Si vous vouliez me faire ce plaisir?

LORIS.

Très-volontiers, donnez (Darion lui donne la pétition), et soyez sûr que je la recommanderai à mes amis. Le sujet me paraît de la plus haute importance.

DARION.

N'est-il pas honteux de voir l'ignorance et l'intrigue, protégées par une coupable tolérance, exploiter la crédulité publique, usurper les droits de la science et de la probité?

LORIS.

Vous avez bien raison; mais avouez, monsieur, qu'il est bien difficile de ne pas se laisser tromper par un adroit intrigant de votre profession.

DARION.

Même quand il s'adresse à des gens d'esprit, à certains logiciens qui réfléchissent moins sur le

fond que sur la forme, et qui raisonnent sur des inconnus de la même manière que sur le carré de l'hypothénuse.

LORIS.

(A part.) Ce médecin me paraît instruit, et puisqu'il est l'ami de M. Mican...

DARION.

Monsieur, je ne veux pas abuser plus longtemps de vos moments. Je suis pénétré de reconnaissance...

LORIS.

Laissons là cette bagatelle, et permettez-moi, monsieur, de vous parler du sujet de la profonde tristesse dans laquelle vous me voyez plongé.

DARION.

Croyez, monsieur, que je serais trop heureux de pouvoir la dissiper.

LORIS.

Ma fille est dans un mauvais état de santé. Je viens de faire prier plusieurs médecins de venir ce soir; si vous vouliez, monsieur, me faire la grâce de vous réunir à eux, je vous en aurais la plus vive reconnaissance.

DARION, sortant et feuilletant son agenda.

Vous pensez bien, monsieur, que, si je le puis, je m'empresserai de répondre à l'honneur que vous

me faites. Mais vous savez que nous ne sommes pas maîtres de notre temps, dès que la distribution en est faite... A quelle heure, s'il vous plaît?

LORIS.

Huit heures.

DARION lit.

« A sept heures la comtesse... à sept heures et demie le vicomte de Cha... à huit heures la princesse... diable... ma foi, son altesse attendra... (Il écrit.) *Pour neuf heures.* » A huit heures précises, monsieur, je serai chez vous, vous pouvez y compter.

LORIS.

Je saurai reconnaître cette préférence...

DARION.

Elle vient du cœur, monsieur. A tantôt.

SCÈNE XI.

LORIS.

LORIS, seul.

Père infortuné! à quoi me servent mes richesses, si ma fille ne peut les partager? elle est mon unique espoir, ma consolation. Quel effet a produit en elle le départ de M. Mican? Si je ne connaissais déjà son excès de sensibilité, je pourrais la soupçonner d'avoir pour son médecin plus que de

l'attachement... et qui m'assure en effet que ce soupçon n'est pas fondé? Ses idées philosophiques, son mépris pour les grandeurs... mais non, c'est impossible. Elle doit bien penser que je ne consentirais jamais à cette union... le docteur lui-même m'eût averti; je le connais, il est homme d'honneur, et trop attaché à ses devoirs pour abuser de sa position. D'ailleurs son départ prouve son innocence et détruirait l'espoir qu'Adeline pourrait avoir d'effectuer une telle alliance... Mais le cœur de ma fille est libre... oui, j'en suis sûr, elle n'en disposera pas sans me consulter; je serai son premier confident, je possède sa confiance, et j'ai tout lieu d'espérer qu'avant peu le duc sera mon gendre.

SCÈNE XII.

LORIS, ROSINE.

LORIS.

Eh bien, Rosine?

ROSINE.

Madame la baronne vient de sortir pour une affaire pressante; elle va revenir, et mademoiselle, qui est maintenant toute seule, se trouve beaucoup mieux. « Va, m'a-t-elle dit, va prier mon père de se rendre près de moi; j'ai besoin de le voir. »

LORIS, s'en allant.

Cette chère enfant! comme elle m'aime!

SCÈNE XIII.

ROSINE.

ROSINE, seule.

Au risque de déplaire à mademoiselle, je voulais tout avouer à son père ; lui dire que la santé, que la vie de sa chère Adeline, dépendaient de son union avec M. Mican. Mais que faire maintenant? il est parti! Peut-être, hélas! pour ne revenir jamais!

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

PARTIE V.

SCÈNE I.

ADELINE, ROSINE.

ROSINE, traversant le salon.

Rentrez chez vous, mademoiselle ; vous pouvez à peine vous soutenir !

ADELINE.

Laisse-moi, Rosine, laisse-moi dans ce salon... je veux m'y reposer... Je me sens accablée de fatigue... Approche ce fauteuil... Rosine, qu'est-ce que tu m'as fait prendre tantôt ?

ROSINE.

Pour vous calmer, je vous ai donné deux cuillerées de la potion que le docteur vous a conseillée contre vos insomnies.

ADELINE, d'une voix affaiblie.

C'est à cette place,... c'est là,... là, qu'il était ce matin...

ROSINE.

Mademoiselle, vous seriez beaucoup mieux chez vous.

ADELINE.

Non...

ROSINE, bas, à part.

Si elle allait se trouver mal... Allons vite chercher des sels... (Elle va dans la chambre d'Adeline.)

ADELINE, seule, presque endormie.

Un assoupissement... irrésistible... (Elle s'endort.)

SCÈNE II.

ADELINE, dormant; LA BARONNE, en grande toilette de bal.

LA BARONNE, sans voir Adeline, se dirige vers la glace.

Je dois être à faire peur.... Je me suis tant dépêchée... Ma grosse Lise est si lente ; elle a si peu de goût !... (En se regardant dans la glace.) Ah ! ce n'est pourtant pas mal ; en vérité, je suis assez bien... mieux, oui, beaucoup mieux que je ne croyais... et, grâce à ce coloris d'emprunt (elle ôte un peu de son rouge avec son mouchoir), fatigue, migraine, émotion, rien ne paraît. Mais demain ! mes vapeurs ! mes maux de nerfs ! j'en mourrai ; c'est sûr... n'importe. Je ne puis pas décemment manquer au bal du petit baron juif. Tout Paris y sera ; il faudra bien qu'Adeline se décide à y venir ; d'ailleurs quel autre moyen lui reste-t-il d'échapper à la consultation *médicale* et d'oublier le départ de...

ADELINE, rêvant.

Indépendance...

LA BARONNE, entendant et apercevant Adeline.

C'est elle. (Elle s'en approche doucement.)

ADELINE.

Libéralisme...

LA BARONNE.

Elle rêve, je crois...

ADELINE.

A la cour.....

LA BARONNE.

Ne l'éveillons pas.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ROSINE; la baronne fait signe à Rosine de ne pas faire de bruit.

ADELINE, rêvant.

Non, non... jamais...

LA BARONNE.

A cet égard son antipathie est aussi grande que mon goût.

ADELINE.

Écoute... entends-tu?.. des cris plaintifs... nous sommes à Barcelonne... dans l'hôpital... si je pouvais le découvrir!..

LA BARONNE, bas.

Elle est folle de son Mican.

ADELINE.

C'est lui.... dans cette salle...

LA BARONNE, bas, à Rosine.

Ce délire est de l'amour, ma chère...

ROSINE, bas, à la baronne.

Que dites-vous, madame?

ADELINE.

Regarde comme il soutient la tête de ce mourant.

LA BARONNE, bas, à Rosine.

Je m'y connais...

ADELINE.

Il lui donne à boire... il respire son haleine empestée... il me voit...

LA BARONNE.

Je lui avais toujours soupçonné des goûts roturiers... mais cela m'arrange assez dans la circonstance.

ADELINE.

Oui, j'ai fait mon noviciat... je ne suis plus Adeline; on me nomme Alexandrine... je suis avec sœur Dorothée... il nous appelle... venez,

ma sœur, allons mourir avec lui... Dieu le veut. (Elle s'agite un peu sans se réveiller.)

LA BARONNE.

Comme elle doit souffrir... réveille-la, Rosine.

ROSINE, bas; elle porte un flacon à son nez.

Oh! non... parce que... (Elle éternue fortement deux fois.)

ADELINE, réveillée.

Où suis-je? il me semblait... (A sa cousine.) Pourquoi cette parure? (en s'en allant dans sa chambre.)

LA BARONNE.

Je vous ai prévenue... c'est pour le bal... vous y viendrez, n'est-ce pas? (Rosine éternue encore.)

ADELINE, distraite.

Ce n'était qu'un rêve..! (Elles disparaissent.)

SCÈNE IV.

LORIS ET PASTON.

LORIS.

Voilà, mon cher beau-frère, quelle est la situation de ma malheureuse fille; jugez de la mienne.

PASTON.

Je vous plains extrêmement; mais convenez aussi que le départ de M. Mican est bien fâcheux pour moi. Là, précisément au moment où il m'a-

vait entrepris, il faut que j'en prenne un autre. Car il est impossible que je puisse me passer de médecin, et je suis venu savoir quel est celui que vous avez choisi pour remplaçant.

LORIS.

Aucun encore; mais vous pourrez voir parmi ceux qui vont venir celui qui vous convient. J'en ai convoqué cinq pour la consultation; attendez-les; faites les honneurs de la maison; je n'ai pas le courage de les recevoir.

PASTON.

Je ne demande pas mieux, certainement; mais dites-moi, le docteur Incandescent, celui qui brûle tous ses malades, y sera-t-il?

LORIS.

Non.

PASTON.

Et celui qui prend l'estomac de ses clients pour un creuset dans lequel il essaie tous les poisons nouveaux, le docteur Stupéfiant?

LORIS.

Il n'y sera pas non plus.

PASTON.

Car il me souvient de ces deux gaillards-là... je les fuis comme la peste... Allez, allez préparer

Adeline à la visite de ceux qui vont venir. (Loris entre chez Adeline, on voit paraître aussitôt Boste.)

SCÈNE V.

PASTON ET BOSTE.

PASTON, n'apercevant pas Boste.

Sur cinq il y en aura sûrement un de bon, et j'ai trop d'expérience pour m'y tromper. (Voyant Boste, ils se saluent d'une manière ridicule.) Vous êtes le premier arrivé, monsieur.

BOSTE.

J'aime l'exactitude, moi; je ne suis pas comme la plupart de mes confrères qui n'arrivent jamais à l'heure, pour raison à eux connue.

PASTON.

J'entends... pour s'emparer de la confiance des malades.

BOSTE.

Précisément; le charlatanisme est à l'ordre du jour; les jeunes gens surtout ne connaissent pas d'autres moyens de réussir. (Il s'assied à côté de Paston et lui tâte le pouls.) Monsieur, quel âge avez-vous?

PASTON, un peu étonné.

Soixante-trois ans.

BOSTE.

C'est une époque critique... êtes-vous souvent malade?

PASTON.

Toujours.

BOSTE.

C'est bon... il faut vous promener.

PASTON.

Mais je ne puis pas marcher.

BOSTE.

Allez en voiture... Vous êtes bilieux, n'est-ce pas?

PASTON.

Beaucoup.

BOSTE.

Eh! bien, il faut vous purger.

PASTON.

Mais dans ce moment...

BOSTE.

C'est égal, c'est égal; de la promenade et des médecines... au moins voilà mon opinion raisonnée sur votre maladie. Nous allons voir ce qu'en pensent mes confrères.

PASTON.

Ce n'est pas pour moi, monsieur, que vous êtes appelé.

BOSTE, paraissant regretter son conseil.

Ah!

PASTON.

C'est pour une jeune personne... mais ça ne fait rien... continuez...

BOSTE.

Monsieur, savez-vous des nouvelles d'Espagne?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FLIME.

BOSTE, à Flime.

Eh bien! comment va votre modiste?

FLIME.

Elle était assez mal hier, malgré les sangsues: ce matin je me proposais de lui faire la dix-septième saignée...

BOSTE.

Eh bien?

FLIME.

Il n'y avait plus personne... *fuit.*

BOSTE.

Je vous l'avais bien dit.

FLIME.

Et votre jeune femme, rue du Cœur-Volant?

BOSTE.

Fuit aussi... mais c'est bien différent. La bile...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LIDAR, avec un stéthoscope sous le bras.

LIDAR, saluant.

Mes chers confrères...

BOSTE.

Très-honoré collègue, soyez le bienvenu. (Il s'approche de la table où est déjà Flime.) Voilà de la politique; si vous en usez, faites comme nous. (Ils lisent des journaux.)

LIDAR.

(Il remercie par signes; il regarde fixement Paston, et dit à part:) comme il est blême! (Il s'approche de lui, lui fait plusieurs salutations.) (A l'écart.) Vous n'êtes pas très-bien portant, monsieur! (Il lui porte le stéthoscope sur la poitrine.)

PASTON.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

LIDAR.

J'interroge votre *cavité thorachique*. Si vous voulez me consulter chez moi, vous m'y trouverez tous les jours d'une heure à deux. Savez-vous ce qu'a mademoiselle votre nièce?

PASTON.

Oui, monsieur; c'est un enfant gâté qui n'a jamais voulu prendre que de la rhubarbe dans des confitures; elle doit avoir un grand fond d'humeurs.

LIDAR.

Tousse-t-elle?

PASTON.

Non; mais elle a des oppressions, des étouffements...

LIDAR.

(A part.) La poitrine...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VIRTIN.

VIRTIN.

Est-ce que vous n'attendiez que moi?

PASTON s'avance.

Je vous demande pardon, M. le docteur; vous devez être cinq. (A part.) Celui-là ne sera sûrement pas mon homme.

FLIME, à Virtin.

(Un journal à la main.) On rend compte d'une représentation de *Tartufe*, et je dis à M. Lidar que cette pièce fera toujours le désespoir des hypocrites; monsieur me répond qu'il déteste Molière...

LIDAR.

J'ajoute que, s'il vivait, il faudrait le pendre.

BOSTE, levant les yeux du journal qu'il lit.

Il a raison, le confrère; celui qui médit de la médecine, et surtout des médecins, mérite la corde.

VIRTIN.

Il mérite des autels quand il consacre son génie à signaler les fourbes de toutes les classes, les travers et les ridicules de son siècle.

FLIME.

Bravo, bravo...

BOSTE, avec indignation.

Peut-on écrire de pareilles choses! Quelle audace!

FLIME.

Quoi donc? contre M. de Vil...., le petit Mazarin, le grand restaurateur de la corruption?..

BOSTE.

Plus que cela, monsieur le révolutionnaire : une diatribe contre les jésuites.

FLIME, ironiquement.

Ah! vraiment; et que dit-on de ces bons pères de la foi? Qu'ils sont formés du limon des Marais-Pontins, qu'au nom de Dieu ils commettent tous les genres d'infamies pour nous abrutir et nous gouverner; mais que leur règne ne peut plus être qu'éphémère; qu'interprète de la nation, le Pascal moderne, l'illustre Montlosier, vient de préluder à la destruction de cette race infernale?..

BOSTE.

Arrêtez, monsieur l'impie, arrêtez... vous êtes un vrai possédé de Satan...

FLIME.

Comme vous vous emportez ! Pardon, j'oublie que vous êtes de la sainte congrégation, et que Montrouge...

BOSTE.

Je suis pour les anciennes doctrines, monsieur le jeune homme, et je m'en trouve bien, entendez-vous?

LIDAR.

Et moi aussi.

FLIME.

Quant à vous, messieurs, je comprends... mais vos malades?

LIDAR et BOSTE.

Nos malades aussi, monsieur.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DARION.

DARION.

(De la porte, s'adressant à son domestique qu'on doit apercevoir, et auquel il remet son manteau.) Va m'attendre au n. 12 de cette rue, chez l'ambassadeur. (Il s'avance et salue.) Messieurs...

LIDAR.

(Apart.) Chez mon malade ! (Haut.) Est-ce comme médecin que vous allez voir l'ambassadeur?

DARION.

Sans doute.

LIDAR.

C'est que je lui en connais un autre que vous, monsieur!

DARION, embarrassé.

Effectivement; mais on ne fait aucun cas de ses pédantes prescriptions latines.

LIDAR.

Ah!... et savez-vous le nom de ce médecin?

DARION.

Oui; mais je ne connais pas son individu. (Bas à l'oreille.) On dit qu'il en expédie neuf sur dix.

LIDAR, avec violence.

C'en est trop, monsieur; on ne parle pas ainsi d'un confrère... et ...

VIRTIN, à Paston.

Monsieur, voulez-vous bien nous faire conduire auprès de la malade?

PASTON.

Donnez-vous la peine de passer par ici. (Pendant qu'ils se font les honneurs à qui passera le premier, Paston cause avec Darion.)

DARION.

Ce n'est pas du sirop de gomme qu'il fallait

mettre dans votre tisane ; c'est de la gomme et du sucre.

PASTON.

Ça se peut bien.

SCÈNE X.

PASTON.

PASTON, seul.

Quel coup d'œil ! il a tout de suite vu que ce qu'on m'a fait jusqu'à présent est contre le sens commun. Oui, décidément je réalise mon projet ; je prends M. Darion à l'année. Il viendra tous les jours dîner avec moi, et, pour être sûr de son attention à ne me rien laisser manger de malsain, pour l'intéresser plus vivement à ma conservation, l'année courante lui sera toujours payée cinq cents francs de plus que la précédente. Mais rien après moi ; s'il me laisse mourir, tant pis pour lui.

SCÈNE XI.

PASTON, LA BARONNE DE BEAUCY.

LA BARONNE.

Eh bien, savez-vous le résultat de cette importante consultation ?

PASTON.

Parlez bas... ils sont encore chez Adeline.

LA BARONNE.

Chère cousine ! cinq médecins ! Pour vous, à la bonne heure, M. Paston, vous devez être fatigué de la vie.

PASTON.

Non pas, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Mais Adeline ! je me charge de la guérir, moi... Ce serait une chose étrange qu'une veuve ne se connût pas en vapeurs... Je les entends venir ; je ne veux pas me trouver avec mes antagonistes. Je vous laisse les honneurs du salon.

PASTON.

Je sors aussi pour qu'ils soient plus libres dans leur délibération.

(On entend du bruit venant de chez Adeline.)

SCÈNE XII.

BOSTE, VIRTIN, LIDAR, FLIME, DARION, dans la coulisse.

VIRTIN, qu'on ne voit pas encore.

Messieurs, messieurs, la malade peut nous entendre. (En paraissant.) N'imitez pas l'inconvenante et dangereuse habitude qu'ont certains confrères de disserter en présence des malades... Ici du moins (ils paraissent tous successivement) chacun pourra

librement émettre et discuter son avis. (Ils vont se placer autour d'une table sur laquelle doit se trouver tout ce qu'il faut pour écrire.)

BOSTE.

Cette maladie est décrite dans Hippocrate ; il conseille l'ellébore : *ergo* donnons l'ellébore...

FLIME.

Votre Hippocrate ne nous a transmis que des obscurités sur la vie, et des méditations sur la mort. L'invention de la médecine ne date que de mil huit cent seize. Vous n'êtes pas à la hauteur du siècle. Vous ignorez que toutes les maladies sont réduites en une seule qui attaque toujours l'estomac, et que, l'homme n'étant sujet qu'à une maladie, il ne peut y avoir qu'un remède. *Ergo* des sangsues à l'estomac; de l'eau de la Seine pour toute nourriture... ou je ne réponds de rien.

LIDAR.

L'émétique est un remède excellent contre les fluxions de poitrine. Je le donne jusqu'à soixante grains dans les vingt-quatre heures, et je n'en manque pas une... Je propose ce remède infaillible, ou bien, ma foi, *conclamatum est.*

BOSTE.

Mais tout le mal est dans les humeurs...

LIDAR.

Dans la poitrine... *in pectore.*

FLIME.

Dans l'estomac...

DARION.

Que le mal soit dans les humeurs, dans la poitrine, ou dans l'estomac, n'importe; il n'y a que la glace qui puisse le guérir.

BOSTE.

Le Cercle médical serait de mon avis, messieurs.

LIDAR.

Moi j'aurais l'Académie...

DARION.

Et moi la Faculté...

FLIME.

Qu'est-ce que cela prouve, messieurs? que vous êtes membres ou professeurs de ces illustres corps? moi, je ne suis que prevôt de la grande-maîtrise du Val-de-Grâce, et j'ose m'en glorifier. Unité de principes, lancettes et sangsues, voilà ses armes; promptitude et sûreté, voilà ses avantages.

BOSTE.

De l'ellébore... c'est mon dernier mot.

FLIME.

Des sangsues, des sangsues...

VIRTIN.

Eh quoi! messieurs, tous une doctrine différente! tous des idées exclusives! Vous savez pourtant qu'elles n'ont jamais enfanté que des systèmes absurdes, des romans scientifiques. Néanmoins il existe des hommes qui savent profiter des leçons de l'expérience et de l'état actuel des lumières; qui savent résister à l'ignorance hardie, au charlatanisme des demi-savants, et à l'ambition des brouillons du siècle. Ces hommes tiennent la médecine d'observation à des hauteurs inaccessibles aux doctrines mensongères; en les signalant ils les font même servir à l'épurement de la science, à ses progrès positifs, resserrent ainsi le champ des conjectures que des esprits superficiels ou malveillants ont souvent pris pour le domaine unique de la science de l'homme. Mais la physique, les mathématiques elles-mêmes, toutes les sciences enfin, offrent encore une infinité de problèmes à résoudre; et comme pour la médecine ce n'est que dans l'étude approfondie de la nature des choses qu'on trouvera la solution de ceux qui ne sont pas au-dessus de l'intelligence humaine.

LIDAR.

Nous vous avons écouté avec patience, docteur Virtin; cependant nous savions tout cela.

VIRTIN.

Pourquoi donc ne le pratiquez-vous pas ?

BOSTE.

De tout temps on a purgé ; tant qu'il existera des hommes on les purgera ; j'ai pour moi le peuple et les apothicaires ; ma conscience est tranquille...

LIDAR.

Et quelle est votre conclusion sur notre malade ?

FLIME.

Il me semble que vous avez oublié de parler de sa maladie.

DARION.

Votre Philippique médicale est ici d'une faible utilité.

VIRTIN.

Peut-être plus utile que vous ne pensez. (Il se lève pour s'en aller.) Adieu, messieurs ; ce n'est pas de nous que mademoiselle Loris a besoin... d'ailleurs nous ne sommes pas en état de délibérer...

BOSTE.

Mais la malade ?

VIRTIN.

Laissez-la vivre. (Il sort. Les autres se regardent tous avec surprise.)

LIDAR.

Laissez-la vivre!.. ne dirait-on pas... (il regarde Darion de travers, fait un geste ridicule et sort.)

BOSTE répète :

Laissez-la vivre...! (Il regarde de même Flime, et sort d'une manière grotesque et indignée.)

SCÈNE XIII.

FLIME ET DARION.

DARION.

Eh bien, Flime, nous voilà maîtres du champ de bataille ; qu'allons-nous faire ?

FLIME.

Ce que tu voudras.

DARION.

Attends. (Il se met à écrire.) « Trois des consultants s'étant retirés parce qu'ils n'ont pu s'accorder ni entre eux ni avec les soussignés, ceux-ci d'un commun accord ont l'honneur de proposer : 1° un bain glace fondante... »

FLIME.

Que dis-tu ? je ne signe pas.

DARION.

Mais un instant donc ! un instant ! comme tu me presses !... combien veux-tu de sangsues ?

FLIME.

Quatre-vingt-dix.

DARION.

« 2° Quatre-vingt- dix sangsuesà l'estomac. » Signe.

FLIME, signant.

C'est ça... passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné.

DARION, en mettant de la poudre sur le papier.

Est-ce qu'il en est jamais autrement quand on sait s'entendre... Ah! voici le cher oncle...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, PASTON.

PASTON.

(A part.) Il y en a déjà trois de partis. (Haut.) Eh bien! messieurs, votre séance est-elle terminée?

FLIME.

Oui, monsieur.

DARION.

Tenez, voilà notre consultation. A l'honneur de vous revoir.

PASTON.

Certainement, monsieur le docteur, aurevoir... Mais dites-moi, tout est-il bien détaillé?

FLIME, s'en allant avec Darion.

Oui, oui.

PASTON.

Vous pouvez être sûrs que la plus grande ponctualité...(Il regarde autour de lui et ne voit plus personne.) Voyons un peu ce qu'ils disent... (Au moment où il déploie le papier et où il met ses lunettes, la baronne de Beaucy entre.)

SCÈNE XV.

PASTON, LA BARONNE DE BEAUCY.

LA BARONNE.

Enfin ils sont partis... ont-ils été assez longtemps! et pourquoi faire?

PASTON.

Tenez, vous avez de meilleurs yeux que moi, lisez.

LA BARONNE, prenant et lisant la consultation.

(Elle rit.) Ah! ah! ces pauvres docteurs; comme ils sont habiles! il n'y avait donc pas d'Érasistrate parmi eux? Au surplus une consultation de plusieurs médecins n'est bonne qu'à ceux qui l'ont signée; Adeline pense comme moi. (Elle la déchire au moment où Paston s'approche pour voir.)

PASTON.

C'est peut-être du latin. (La baronne déchire.) Que faites-vous? c'est inouï, madame.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LORIS.

PASTON, ramassant les morceaux et essayant de les rajuster.

Voilà votre consultation mise en pièces; c'est l'ouvrage de madame.

LORIS.

Ce papier est inutile; je viens de recevoir un billet de M. le duc d'Astor qui m'apprend... mais je vais vous le lire... (Il developpe la lettre.) Écoutez. « Mon cher monsieur Loris, je suis avec votre excellent docteur Mican de chez lequel je vous écris; il ne partira pas. Prévenez mademoiselle Adeline, afin qu'elle n'éprouve pas une trop grande émotion en le revoyant. Dans une heure je serai chez vous avec le docteur.

PASTON.

En ce cas je renonce à M. Darion.

LORIS.

Adeline est prévenue; elle se promène sur la terrasse; mais la crainte de renouveler son évanouissement m'a fait écrire au duc pour qu'il renvoie cette visite à demain.

LA BARONNE.

Mon oncle, les voici.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'ASTOR, MICAN.

LORIS.

Venez, mon cher docteur, venez rassurer votre malade; la nouvelle de votre départ inattendu à terriblement agi sur ses faibles nerfs...

MICAN.

J'en suis désolé, monsieur...

LORIS.

Monsieur le duc, vous n'avez donc pas reçu le billet que je viens de vous écrire?

LE DUC.

Je vous demande pardon; mais j'ai pensé qu'une malade était toujours disposée à recevoir son médecin, et que d'ailleurs vous ne seriez pas fâché de notre visite pour votre propre compte.

LORIS.

Vous avez bien pensé; M. Mican est toujours sûr d'être accueilli avec autant d'empressement que de cordialité.

MICAN.

Je suis confus, monsieur, de tant de marques d'intérêt: je ne sais par quelles paroles vous témoigner ma reconnaissance.

LORIS.

C'est moi qui ne sais comment m'acquitter des soins que vous avez prodigués à ma fille; mais je me les rappelle; je me souviens aussi de vos affectueuses consolations et des moyens ingénieux que vous suscitaient votre dévouement et votre sensibilité... Oui, je n'en doute pas, votre art eût échoué; c'est à votre amitié que je dois la vie de ma fille. Mais dites-moi quelle est l'heureuse circonstance qui fait que nous vous revoyons.

MICAN.

On n'a pas voulu me délivrer de passe-port...

LE DUC, l'interrompant.

Mon cher docteur, il faut ici vous montrer tel que vous êtes.

MICAN.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Votre modestie doit se taire; vous n'êtes pas le seul intéressé; il s'agit de justifier les sentiments que vous avez inspirés.

MICAN.

Qu'allez-vous dire? De grâce... (Ils causent ensemble tout bas.)

LA BARONNE.

(A part.) Il est dans un grand embarras, le cher Esculape.

LORIS.

(A part.) Nul doute! (Bas à la baronne.) Ma nièce, faites-moi le plaisir d'aller à la rencontre d'Adeline; priez-la de rentrer chez elle à cause de la fraîcheur du soir; faites-la passer par le vestibule; gardez-vous de lui dire que M. Mican est au salon.

LA BARONNE, en s'en allant.

Je vais exécuter vos ordres. (A part.) Précaution inutile. Mais voyez donc ce docteur... qui s'en serait douté?

LE DUC.

Oui, oui, je parlerai malgré vous.

MICAN.

Eh bien ! non, monsieur le duc. (A M. Loris. C'est à moi, monsieur, de vous apprendre que je suis indigne de votre estime et de votre amitié.

LORIS.

Que dites-vous ?

LE DUC, vivement.

Qu'un duel s'étant engagé...

LORIS.

Un duel !

LE DUC.

Oui; mais qu'il vous suffise pour le moment de savoir que M. Mican était maître de la vie de son rival, et que ce rival c'était moi...

LORIS.

Vous venez de vous battre?

LE DUC.

Nous venons de nous lier d'une amitié sans bornes.

LORIS.

Expliquez-vous.

MICAN.

C'est pour votre fille... je l'aime, elle le sait; renvoyez-moi...

LORIS.

Mon étonnement est grand, messieurs; je ne puis vous approuver, docteur! mais vous renvoyer! me prenez-vous pour un méchant homme? Je ne vous fais pas un crime d'un sentiment irrésistible, et j'admire la force de votre caractère, votre attachement à vos devoirs : je vois maintenant et j'apprécie vos louables motifs d'éloignement...

MICAN.

Je voulais être utile en cherchant à me débarrasser d'une existence qui m'est odieuse, puisque je ne puis la consacrer à celle que j'aime.

LORIS.

Rassurez-vous; j'ai des amis; je vais les employer : vous partirez... oui, vous partirez.

LE DUC, à part.

Il faudra voir.

LORIS.

J'espère que l'absence, la nécessité, vous guériront de cette malheureuse passion, et que vous oublierez une jeune personne qui a déjà des engagements (il regarde le duc) qu'elle n'a pas osé vous dire.

LE DUC.

Je viens vous rendre votre parole, monsieur, en faveur de l'homme généreux que je vous amène : c'est moi qui l'ai retenu, qui l'ai empêché de s'expatrier; il aime votre fille; il en est aimé; je le sais; il est digne d'elle et de vous, et s'il vous en fallait d'autres preuves que les éminentes qualités, que les vastes connaissances qu'il possède, elles vous seraient offertes par son héroïque résolution d'immoler le plus violent amour au plus austère des devoirs.

MICAN.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Oui, sa présence même ne saurait m'imposer

silence : un tel homme est au-dessus de toute considération de rang et de fortune. Ses vertus, sa science, valent tous les trésors ; et sa noblesse c'est lui.

LORIS.

Un pareil langage m'étonne en vous, monsieur le duc. Ce n'est pas que je veuille contester la justesse de ce que vous venez de dire ; personne mieux que moi, et monsieur Mican le sait bien, n'apprécie le haut mérite qui le distingue ; mais l'estime que je fais de lui peut n'être pas, je lui en demande pardon, une raison suffisante pour lui donner ma fille ; d'ailleurs je n'ai pas la certitude qu'elle voulût consentir à l'épouser ; rien ne prouve que l'attachement qu'elle a pour son médecin soit de l'espèce que vous supposez. (A part.) Ciel ! ma fille.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; ADELINE, la tête inclinée ; ROSINE.

(Mican est placé de manière à être aperçu d'abord par Adeline qui entre ; il est le premier objet qu'elle doit voir en levant les yeux.)

ADELINE.

Ah ! (cris perçants. Elle court à Mican ; elle n'a vu que lui ; elle s'appuie sur son bras, le fixe et lui dit :) Est-ce bien vous, monsieur ? on m'avait donc trompée !

vous n'êtes pas parti pour Barcelonne! vous m'aimez donc! vous ne répondez pas? (Elle voit le duc; elle est d'abord étonnée; puis elle prend une attitude noble.) Eh bien! monsieur, deux fois témoin de mes sentiments, qu'espérez vous?

LE DUC.

Vous faire épouser monsieur (en montrant Mican).

ADELINE.

Il se pourrait...

LE DUC, à Loris.

Vous l'entendez...

ADELINE, apercevant son père.

Mon père! (Elle tombe à ses genoux.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE; elle vient de la chambre d'Adeline; elle cause avec Rosine.

LE DUC, à Loris.

Songez que son médecin lui a sauvé la vie; sans lui elle ne serait point à vos pieds.

LORIS, très-ému.

Oui, je sais que je lui dois la vie de ma fille... Eh bien! qu'il la reçoive pour prix de ses soins généreux; je ne résiste pas à tant de vertus. Relevez-vous, Adeline... Venez, mon gendre, embrassez votre père. Vous êtes nés l'un pour l'autre;

soyez heureux, et ma destinée sera remplie ; je le vois, l'éclat des faux honneurs m'avait ébloui ; mais je sens que mon libéralisme, que ma philosophie, reprennent leur pureté première; qu'ils rejettent cet indigne alliage de préjugés et de fausses grandeurs auxquels, comme tant de soi-disant libéraux, je croyais devoir sacrifier... C'est vous, mes enfants, vous, monsieur le duc, qui venez d'opérer ce changement ; vous avez fait parler la nature, et je me rends ; c'est dans son livre qu'est écrite la chartre du cœur.

ROSINE.

Enfin la voilà donc heureuse, ma chère et bonne maîtresse.

ADELINE.

Mon père, vous me redonnez l'existence.

MICAN, à Loris.

Pouvais-je m'attendre à tant de générosité! Que d'actions de grâces je vous dois, monsieur!

PASTON.

(A part.) Un neveu médecin! ma foi, c'est charmant!

ROSINE.

Madame Lerond a dit à Pierre que vous ne vouliez plus faire la médecine ; je comprends maintenant, vous n'en avez plus besoin.

MICAN.

En effet, pour vous, Adeline, j'avais formé le coupable dessein de renoncer à ma profession. Un moment de délire m'avait égaré; j'espérais légitimer mon amour en ne vous voyant plus qu'en ami; pardonnez cette erreur; le sceptre du monde ne me l'eût pas fait commettre.

LORIS.

Cette indépendance de goût pour la médecine me rappelle que des rois et des héros l'ont exercée avec gloire... Continuez d'être médecin, mon gendre; disposez de ma fortune; faites-la servir au soulagement de l'indigence, et je me croirai bien heureux d'être ainsi l'auxiliaire de votre noble philanthropie.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, UNE ESTAFETTE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

L'ESTAFETTE.

M. Mican. (L'estafette s'approche de Mican.)

MICAN.

Me voici.

(Ils attendent tous avec crainte.)

(L'estafette lui remet une lettre, et lui présente à signer sa feuille de réception. Mican signe, et l'estafette s'en va.)

MICAN.

Permettez-vous?

TOUS, chacun un mot.

Oui, sans doute, assurément. (Mican brise le cachet et parcourt la lettre.)

ADELINE.

Qu'est-ce encore? je tremble...

MICAN.

Rassurez-vous. (A Loris.) Tenez, lisez, monsieur.

LORIS lit.

« Je me félicite, monsieur, d'avoir à vous apprendre qu'en récompense de vos services, et pour vous mettre à même d'en rendre de nouveaux, le roi vous a nommé membre de la légion d'honneur avec le titre de baron, et la qualité de président de la chambre de discipline médicale que sa majesté vient d'organiser, vu la nécessité d'arrêter les progrès du charlatanisme par des mesures légales, et de signaler au mépris public les actions honteuses qui échappent aux lois. »

ADELINE.

Voilà l'explication des renseignements que le ministre vous a demandés ce matin.

LE DUC.

L'élévation due au mérite personnel est la seule qui soit glorieuse... Heureux le peuple qui vit sous un gouvernement qui sait reconnaître et récompenser le talent et la vertu!

MICAN.

Je reçois avec reconnaissance vos félicitations; mais rien ne peut ajouter à mon bonheur; il est parfait, monsieur, depuis que vous m'avez appelé votre fils.

LA BARONNE, à Mican.

Il ne vous manque qu'un peu de galanterie, et si vous voulez...

ADELINE.

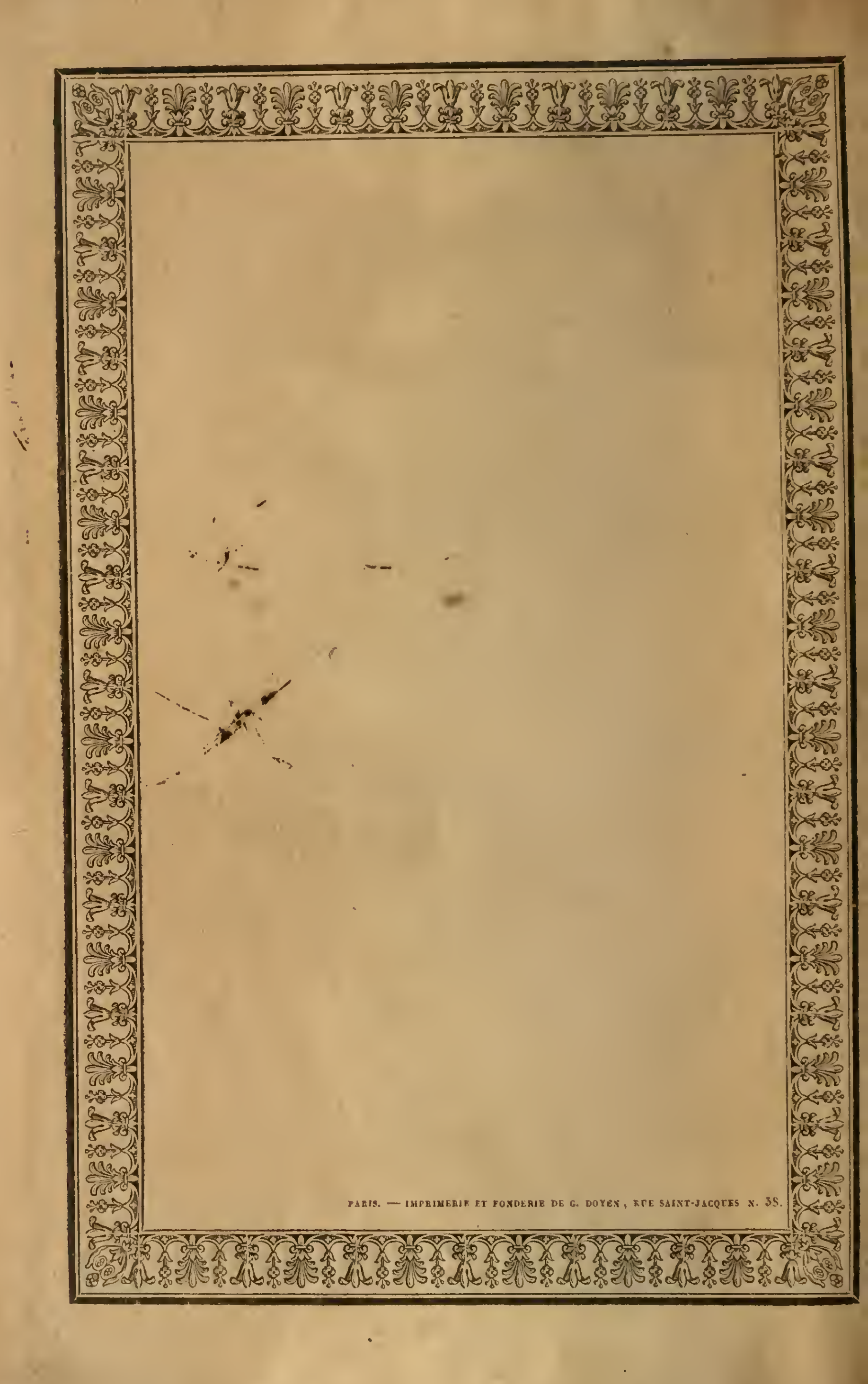
Ma cousine, je me charge de cela.

LE DUC, en serrant la main de Mican.

Et moi, mon cher ami, de vous citer comme le modèle des médecins d'aujourd'hui.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N. 38.



PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN, RUE SAINT-JACQUES N. 38.